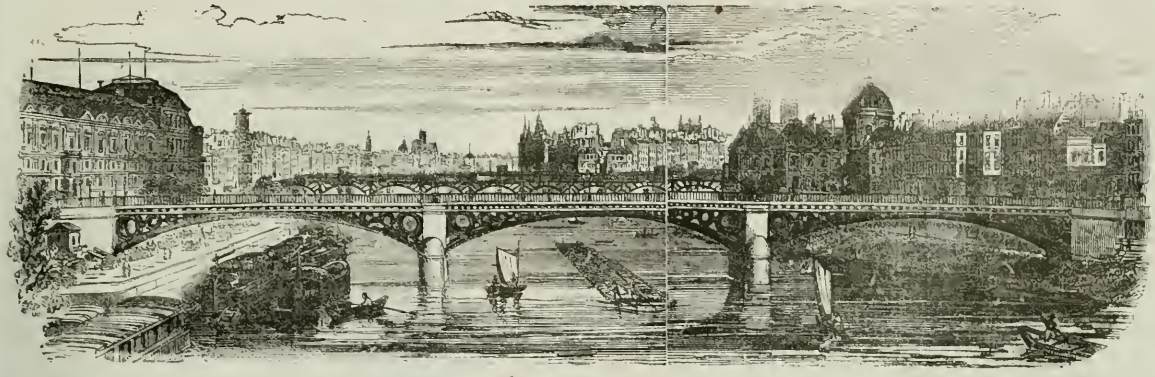
# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 33. Vol. II. — SAMEDI 14 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

**Camp de Lyon**; *une gravure.* — **Courrier de Paris.** *La rentrée des Classes; les Canotiers* — **Histoire de la Semaine.** *Portrait de M. Duret; gravures d'après les procédés Remon et Tissier.* — **Chemin de fer de Londres à Folkestone.** *Vue du Port de Folkestone et Banquet d'inauguration du Chemin de fer.* — **Réouverture du Théâtre-Italien.** *Portraits de Ronconi et de Salvi.* — **Académie des Beaux-Arts.** Exposition des Grands-Prix et des Envois de Rome. *Premiers Grands-Prix de Sculpture, de Peinture et de Gravure en médaille; Envois de Rome; trois Gravures.* — **Romanciers américains.** Charles Dickens. Un journal américain; Intérieur d'une Pension bourgeoise; *Vue du Bureau du Rowdy.* — **Margherita Pusterla,** Roman de M. C. Cantù. Chapitres XI et XII. *Quinze Gravures* — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** — **Modes.** *Cinq Gravures* — **Amusements des Sciences.** — **Rébus.**

## Camps d'Instruction.

### CAMP DE LYON.

*L'Illustration* a déjà expliqué à ses lecteurs (tome Ier, page 407) l'origine et le but des camps d'instruction formés chaque année dans la plupart des Etats européens; elle les a fait également assister en quelque sorte à la création et à la naissance des deux camps de Plélan, en Bretagne, et de Lyon: il lui reste maintenant à donner quelques détails sur les travaux de ce dernier, levé le 30 septembre, et dont le dessin ci-joint représente la vue générale.

Les premières grandes manœuvres du camp de Lyon eurent lieu le 2 septembre, dans une vaste plaine située sur les bords du Rhône, en face de Miribel. Les deux brigades d'infanterie et deux demi-batteries d'artillerie y ont pris part: la cavalerie était absente.

Le 9, toutes les armes réunies firent de grandes manœuvres à feu sur le champ d'exercice, près du Rhône, au-dessus de Vaulx. A dix heures, les divers corps occupaient les positions qui leur avaient été assignées, et, quelques instants après, ils repoussaient les attaques d'une armée ennemie qui était censée s'avancer sur Lyon par la rive gauche du fleuve. Les hommes du métier font le plus grand éloge de l'intelligence et de la promptitude avec lesquelles les ordres ont été compris et exécutés pendant ces exercices, qui ont duré toute la journée.

De grandes manœuvres furent exécutées les 13 et 15 septembre. Le 20, M. le duc de Nemours, arrivé le 19 à Lyon, fit sa première visite au camp.

Le 22 septembre, la division d'infanterie était réunie à sept heures et demie du matin sur les terrains de manœuvre, et formée sur une seule ligne. Diverses évolutions ont été commandées par M. le lieutenant-général de Lascours. Les troupes, disposées d'abord en échelons par régiment, l'aile gauche en avant, ont bientôt formé les carrés, qui ont été rompus, après un feu de deux rangs des faces extérieures.

On a formé ensuite deux lignes parallèles; la deuxième brigade, qui, après ce mouvement, se trouvait en avant, a exécuté un passage des lignes en retraite; puis on a changé de front sur la droite de la première ligne, l'aile gauche en avant; et, se trouvant ainsi dans une direction parallèle au ruisseau du Gua, les deux brigades ont passé successivement les ponts sur trois colonnes au pas de charge. La plupart de ces évolutions étaient couvertes par des tirailleurs, et simulaient des mouvements de guerre. Le même jour, les trois régiments de cavalerie du camp ont exécuté de grandes manœuvres, qui avaient attiré un immense concours de spectateurs, et qui ont duré trois heures.

Après une demi-heure de repos, les trois régiments, formés en colonne, ont défilé au trot devant M. le duc de Nemours, placé à la tête de son état-major. Dès que les escadrons ont été rompus pour regagner leurs cantonnements, le prince s'est dirigé sur le camp du Molar occupé par le 16e léger. Madame la duchesse de Nemours est arrivée en calèche découverte, en compagnie du général Boyer. Au moment où le duc et la duchesse ont pénétré dans l'intérieur du camp; en passant sur le front de bandière, les troupes étaient sur pied et en bon ordre, quoique sans armes, entre le premier et le second rang de tentes. Les tambours ont battu aux champs; une musique guerrière s'est fait entendre: une multitude immense, compacte, bordait les deux côtés de la route qui conduit au camp et sur laquelle un arc de triomphe avait été improvisé. Franchissant les quatre rangs de tentes, le cortége s'est rendu à la tente de M. le duc de Nemours, placée en arrière et au centre du camp. De là, il est revenu à Lyon, en passant par la Guillotière.

De nouvelles manœuvres ont eu lieu le 25 et le 27. Une foule immense s'était portée sur les hauteurs de la Croix-Rousse, de Montessuy et de la Pape, pour assister à cette dernière, qui devait consister dans le passage militaire du Rhône sur un pont de bateaux, avec un simulacre de combat, entre le corps d'armée destiné à cette opération et celui qui devait s'opposer à la marche du premier.

Enfin la revue d'honneur des troupes au camp de Lyon a été passée dans la plaine du Grand-Camp, le 28 septembre, par M. le duc de Nemours, qui a distribué les décorations de la Légion-d'Honneur accordées aux divers régiments, savoir:

Vue du camp de Lyon.

quatre croix de commandeurs, six croix d'officiers, et trente-huit croix de chevaliers. Par un ordre du jour, le commandant en chef a « félicité les troupes du camp de Lyon sur leur bonne tenue, leur discipline et leur zèle. Dans l'infanterie, la marche est bonne et régulière ; dans la cavalerie, les hommes conduisent bien leurs chevaux ; l'artillerie a montré l'intelligence et la précision qui lui sont habituelles ; les autres armes ne méritent pas moins d'éloges pour le zèle dont chacune d'elles a fait preuve dans les missions spéciales qui lui ont été confiées. »

D'après les ordres du ministre de la guerre, le camp de Lyon a été levé le 30 septembre. Dès cinq heures du matin, les tambours battant la marche et les trompettes sonnant le départ ont donné le premier signal de la retraite; aussitôt plusieurs colonnes se sont mises en route pour rejoindre leurs garnisons ou en aller occuper de nouvelles. Les autres régiments se sont mis en route le 2 octobre, et dès ce même jour, il n'est plus resté au camp un seul homme.

---

## Courrier de Paris.

Il n'y a pas huit jours qu'on ne voyait, sur toute la surface de la France, que des mères occupées à embrasser des fils, et des fils se jetant dans les bras des mamans et des pères.

« Adieu, papa ! adieu, maman ! — Adieu, mon enfant ! sois bien sage ! travaille bien ! écris-nous dès que tu seras arrivé. » Et ils recommençaient à s'embrasser, et ils essuyaient quelques larmes, tandis que la petite sœur ou la petite cousine se tenait dans un coin, la joue en feu, l'œil humide, le cœur gros, tout près d'éclater en sanglots.

« Monsieur Charles, dit la femme de chambre en descendant l'escalier quatre à quatre, vous oubliez votre casquette ! — Monsieur Charles ! s'écrie la cuisinière à l'autre extrémité, monsieur Charles, vos petits gâteaux ! — Ale bien soin de n'avoir pas froid pendant la nuit, ajoute la mère. — Et surtout, dit le père, soigne ta santé et tes mathématiques... »

On attelle le cheval à la carriole si le père est un honnête fermier ou un simple cultivateur ; on fait venir le cabriolet s'il s'agit d'un père bourgeois et riche rentier ; on met la calèche en route si ledit père fait souche de gros monsieur, gentilhomme ou millionnaire ; et puis tout est dit ; on part, on est parti. — Les sœurs agitent leurs mouchoirs au balcon des fenêtres ou du haut de la terrasse, en dernier signe d'adieu ; la mère et l'aïeule, au fond du jardin, suivent du regard le cher enfant qui s'en va, jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière les haies et les anfractuosités du chemin ; lui cependant se retourne à chaque pas vers la maison paternelle ; il ne peut déjà plus la voir, qu'il la regarde encore.

Maintenant, allez au bourg voisin ou à la ville voisine, et arrêtez-vous au bureau des diligences royales et des messageries Laffitte et Caillard ; les Achille, les Léon, les Eugène, les Charles, les Victor, les Fernand, les Léopold, les Jules, les Gustave, les Arthur, les Louis, les Henri, les René, les Adolphe, les Alexis, les Auguste, les Hippolyte, les Armand y abondent ; les uns se glissent dans le coupé, les autres s'engouffrent dans l'*intérieur* ; ceux-là sont entassés dans la rotonde, ceux-ci perchés sur l'*impériale*. — Qu'est-ce donc? D'où sort cette multitude adolescente? — Eh ! ne le devinez-vous pas à ces bras hallants, à ces airs éventés, à ces uniformes gros bleu, à ce sac de nuit pour tout bagage, à ces poches bouffantes et remplies de poires, de pommes, de biscuits, de dragées, de chocolat et de pâte-ferme? c'est la nation des écoliers qui retourne au collége; l'heure fatale est sonnée ; le 1er octobre, cet ennemi capital des collégiens, est venu les éveiller en sursaut et les saisir au milieu de la liberté et du bonheur des vacances; l'un envoyait sa poudre aux moineaux ; l'autre jetait sa ligne au poisson crédule; celui-ci se roulait sur l'herbe; celui-là glissait sur l'eau, et tous jouissaient des caresses du mois bienheureux, du mois longtemps attendu, si vite évanoui, du mois qui se nomme de ce beau et adorable nom : les vacances !

Cependant Laffitte et Caillard roulent sur la route au galop; l'écolier, tapi dans son coin, garde une attitude silencieuse et triste ; il voit vers l'horizon, à travers les nuages de poussière que le pied des chevaux soulève, le thème et la version, monstres tout barbouillés d'encre, qui lui font signe de venir et grimacent au milieu d'un horrible mélange de barbarismes, de contresens et de solécismes. Tout près d'eux, le *pensum* se dresse sur des monceaux de vers éclopés et de noirs *trognons* de plumes; et le haricot, légume inamovible, annonce, par les nuages de vapeur qu'il exhale, que le temps des dîners de Lucullus et des soupers de Balthasar n'est pas encore venu pour les colléges.

On arrive enfin; les grilles s'ouvrent et se referment sur nos écoliers : la salle d'étude ressaisit sa proie; le maître reprend sa leçon, magistralement armé de la syntaxe et du *Gradus ad Parnassum*. Tout est dit; Virgile et Cicéron, le *De Viris* et la table de Pythagore vous ont reconquis, mes enfans ! ils vous tiennent et ne vous lâcheront pas, chers petits amis, avant que septembre ait ramené les jours de liberté. Alors la porte de votre cage se rouvrira, et vous vous échapperez, par-ci et par-là, vers le nid maternel, en gazouillant et par joyeuses volées.

Nous avons tous passé par cette épreuve : qui ne se rappelle les gros soupirs qu'il poussait en voyant arriver le dernier jour de vacances et le terrible moment de rentrer au collége? — Regarde ce jeune garçon, ici présent, que *l'Illustration* a fait graver sur bois, pour tes menus plaisirs, ô mon lecteur ! c'est l'image de tous les écoliers passés, présents et futurs; tout à l'heure, il était libre, et l'arbrisseau s'épanouissait en plein vent; voici que M. le proviseur ou M. le censeur l'enferme dans la serre, pour l'arroser de grec et de latin. Tout en obéissant à l'illustre pédagogue, l'écolier éprouve un serrement de cœur, et, malgré la présence respectable du personnage, il jette à la dérobée un regard plein de regret à l'azur du ciel qu'il aperçoit encore à travers la fenêtre entre-ouverte de sa prison. Ce regard veut dire que dans l'azur et dans les nuages qui voltigent, il n'y a ni maîtres d'études, ni dictionnaires, ni thèmes grecs, ni version latine, ni règle de trois, ni pain sec, ni *pensum*, ni haricots éternels. O azur !.., Cependant, pauvres reclus, songez-y, et prenez votre parti en braves : le haricot et le thème grec et le maître d'études ne sont que médiocrement récréatifs et caressants, je l'avoue ; on aurait pu inventer mieux ; mais enfin, puisqu'on n'a pas encore trouvé autre chose, vous verrez plus tard qu'il était nécessaire de commencer par là, et que, pour vivre en ce bas monde et y faire son lit, l'azur tout cru est une viande bien creuse.

Ainsi les colléges de Paris, repeuplés depuis huit jours, ont ressaisi la ferule, et le professeur rébarbatif reprend d'un air maussade son collier de misère; M. le professeur, au fond de l'âme, pleure ses vacances comme l'écolier, sauf toutefois qu'il se donne une contenance et se fait un visage stoïque. Que de soupirs se sont exhalés sur le seuil ! que de larmes le collégien a furtivement essuyées en touchant le pavé de la cour emprisonnée de ses noires murailles ! que de baisers et de caresses le concierge a entendus retentir, ardemment donnés par les lèvres maternelles ! O grandes douleurs, en effet ! ô terribles désespoirs ! Enfants que vous êtes, priez Dieu qu'il ne vous envoie jamais d'autres peines et d'autres pleurs !

Les écoliers ne sont pas les seuls mortels à plaindre; la première quinzaine d'octobre a fait d'autres victimes, et, au premier rang, il faut placer le *canotier*.

Le canotier appartient à l'espèce amphibie; le ciel lui a donné deux pieds, deux jambes, deux mains, pour vivre sur terre comme vous et moi; et cependant il a la fureur d'aller sur l'eau ; il ne manque à cet animal singulier que des nageoires et des écailles pour s'enrôler dans le bataillon des saumons et des brochets. Le canotier supplée à cet oubli de la nature en achetant ou en se construisant une barque, une nacelle ou un canot, comme son nom de canotier l'indique ; et dès qu'il a son canot, notre homme est plus heureux et plus ami de l'onde que le plus forcené et le plus vagabond des gouions.

A peine les premiers souffles du printemps ont-ils amené les jours favorables, que le canotier quitte le rivage et livre sa voile au vent. Vous pensez peut-être, à voir cette ardeur nautique, que le canotier est petit-fils de Christophe Colomb ou du capitaine Cook? Pas le moins du monde : il naquit sur les bords de la Seine, entre le pont Notre-Dame et le pont de Bercy, d'une part, et, de l'autre, le Pont-Neuf et le pont de Sèvres. Longtemps on le connut petit marchand dans quelque coin du faubourg Saint-Denis, ou petit employé au Mont-de-Piété et à la mairie; quelques-uns ont servi comme sergents ou sous-lieutenants tout au plus; quelques autres ont été concierges, ou valets de chambre de bonne maison ; mais, au milieu de leurs honneurs et de leurs fonctions, la même soif les possédait, et nos amphibies s'échappaient souvent pour aller voir couler l'eau, se promener sur la rive et se mouiller le bout du pied au courant du fleuve.

Une fois libre, une fois retiré des affaires, le canotier ne se possède plus et se livre immodérément à sa passion hydraulique. C'est alors qu'il a un canot et qu'il se promène, de long en large, à travers la Seine, vêtu d'une camisole [illegible]

ou rouge, coiffé d'un chapeau de matelot, et ramant comme un forçat. Sa plus grande prétention est de ressembler à un capitaine de vaisseau ; si vous l'appeliez Neptune, il vous ferait son héritier et vous donnerait sa fille.

Il va sans dire que le canotier, comme tous les mortels atteints de monomanie, impose aux autres son goût avec intolérance, avec tyrannie : un voisin, un ami, un parent ne lui rend pas visite sans que l'enragé, demarrant son canot, ne dise : « Ah çà ! si nous faisions une promenade sur l'eau ? » Il vous prend, il vous emmène de force, il vous livre en proie au soleil ou aux rafales, et par-ci, par-là, vous procure l'agrément d'un plongeon. Dans ses moments de dés-

astre, le canotier se transforme en chien de Terre-Neuve, vous saisit par la nuque et vous ramène triomphant au rivage, à moins que, par distraction, il ne vous laisse au fond de l'eau.

Le canotier est dilettante et possède tout le répertoire de musique maritime, fluviale et riveraine qui se chante depuis que l'eau coule et la romance avec elle : *O pastor dell' onda! — Eh! vogue ma nacelle! — Notre vaisseau sur une onde tranquille! — Chantons la barcarolle! — Au bord de la rive fleurie! — J'entends le ruisseau qui murmure!* et le reste.

De son côté, le Cirque-Olympique plie son drapeau et abandonne son palais d'été, pour reprendre sa résidence d'hiver. — La réouverture s'est faite jeudi dernier, par un mimodrame à grand spectacle, dont nous vous dirons deux mots prochainement. Est-ce encore de Napoléon? est-ce de Murat ou du prince Eugène qu'il s'agit? Non pas; le Cirque a donné, cette fois, la préférence à don Quichotte; il faut bien un peu varier ses héros!

Les journaux, à propos de ce mimodrame, ont raconté un fait que je me permets de déclarer invraisemblable et parfaitement impossible : c'est de Rossinante qu'il est question. Or, disent les conteurs, le Cirque, ayant choisi pour sa pièce d'ouverture le héros de la Manche, n'était embarrassé que d'une chose, à savoir, de trouver un coursier assez maigre, assez étique, assez dépourvu de chair, assez exclusivement composé d'os et de peau, pour représenter au naturel, et dans toute la vraisemblance historique, le fidèle compagnon du héros de la Triste-Figure, Rossinante, pour tout dire. Que faire? faute d'un cheval maigre, le Cirque s'adressa à un cheval gras, qui accepta le rôle, sans se douter de ce qu'il lui en coûterait, le pauvre animal : les chevaux sont si bêtes!

Dès la première répétition, on lui retrancha son picotin d'avoine; à la seconde, on supprima la botte de foin; à la troisième, il ne déjeuna qu'avec un peu de paille et ne soupa point; à la cinquième, son palefrenier lui imposa un jeûne complet, et, pendant huit jours, continua avec acharnement ce dernier système de restauration. Tout alla bien d'abord : le cheval dodu disparut peu à peu, et fit place à tout ce qu'on peut imaginer de plus Rossinante; on comptait ses côtes une à une; le dos s'était dentelé comme une scie. Quel succès! le Cirque était ravi, et déjà il annonçait que don Quichotte lui-même n'avait pas possédé un Rossinante pareil; malheureusement, on trouva le lendemain la pauvre bête morte d'inanition : elle avait trop consciencieusement étudié son rôle.

Non, encore un coup, on ne nous fera pas croire que le Cirque ait eu besoin de recourir à cet assassinat pour faire un Rossinante, dans un pays comme celui-ci, qui a des chevaux de fiacre, le jockey-club et les haras de Viroflay.

---

## Histoire de la Semaine.

On a dit que les peuples heureux étaient ceux dont l'histoire était ennuyeuse. Le monde entier, si cette maxime était vraie dans toutes ses acceptions et dans toutes ses conséquences, aurait été cette semaine au comble du bonheur, car nous croyons bien difficile d'intéresser le lecteur en racontant les événements qui l'ont marquée. — En Espagne, même situation : des partis armés, se tenant réciproquement en échec; des luttes électorales donnant sur certains points l'avantage aux mécontents; sur d'autres, peut-être en plus grand nombre, au ministère et au parti de Narvaez. Voilà la position qu'éclaircira peut-être un peu la réunion des cortès, fixée au 15 de ce mois. — C'est le même jour que se réunira à Athènes l'assemblée nationale, par suite du mouvement survenu dans la nuit du 14 au 15 septembre, pendant laquelle le peuple s'est rendu sous les fenêtres du roi Othon et lui a dit : « Sire, si vous ne dormez pas, donnez-nous donc une de ces constitutions que vous promettez si bien. » Le 15 on se mettra à l'œuvre. — Ajoutons, pour en finir avec cette date, que le 15 aussi commencera la session du conseil-général de la Seine, à laquelle la polémique récente au sujet de certaines parties de la fortification de Paris, peut faire prêter une attention que cette réunion annuelle n'obtient pas toujours.—Le ministère anglais vient de prendre le parti d'interdire les *Meetings* d'Irlande. L'influence d'O'Connell a su prévenir toute résistance, toute rébellion contre la proclamation du cabinet de Saint-James, qui avait réuni de nombreuses forces militaires. La conduite habile du tribun irlandais, en évitant un conflit violent, semble avoir fait éprouver quelque mécompte aux auteurs de cette mesure, car les journaux ministériels de Londres lui prodiguent, à cette occasion, les reproches de couardise et de lâcheté. — Après l'Irlande et le pays de Galles, voici l'Écosse qui donne aussi des inquiétudes à l'Angleterre. Les membres de l'Église libre n'ayant point encore de temples ouverts pour leur communion, et fatigués d'attendre la décision de l'assemblée des chefs, se sont portés à des violences, dans plusieurs parties de l'Écosse, contre les personnes et les temples de l'ancienne Église. Un soulèvement a eu lieu à Roselio. Les perturbateurs, hommes et femmes, ont entouré l'église et sonné la cloche avec violence. Les autorités étant survenues, elles ont été reçues par des huées et par une grêle de pierres. L'agitation est arrivée à un tel point que force a été d'envoyer chercher des troupes à Cromarty. Les soldats ont été contraints de se servir de leurs armes, et bientôt de se retirer avec les autorités, de peur de plus grands malheurs. Une femme seulement avait pu être arrêtée. Roskeen, Kiltearn, avaient été le théâtre de scènes semblables. — La *Gazette Générale de Prusse* et la *Gazette d'Augsbourg* annoncent que, le 19 septembre, on a tiré sur la voiture de l'empereur Nicolas, à Posen, dans un des faubourgs. La *Gazette de Prusse* ne parle que d'un coup de feu, et paraît douter s'il y a eu intention ou inadvertance. La *Gazette d'Augsbourg*, plus formelle, dit qu'il y a eu plusieurs coups de feu, qu'ils ont été tirés dans la direction de la place occupée d'ordinaire par l'empereur, qui se trouvait avoir, à l'insu des conspirateurs, devancé sa suite de huit heures. L'aide-de-camp de Nicolas, qui était assis à sa place, aurait, suivant ce dernier journal, été atteint par les balles, et blessé. La *Gazette Universelle Allemande* réduit, au contraire, le fait aux plus minimes proportions. Le coup de feu, d'après sa version, serait parti par l'inadvertance d'un domestique assis derrière la voiture et ayant un fusil à côté de lui. La crainte d'être réprimandé l'aurait perté à dire qu'on avait fait feu sur la voiture, et qu'il avait aperçu de loin l'auteur de l'attentat prenant la fuite. Nous avons rapporté tous les dires : que d'autres prononcent.

Un traité de commerce et de navigation a été conclu entre la France et la Sardaigne. Cet État, qui avait déjà fait subir, il y a un an, des réductions considérables à presque tous les articles de son tarif des douanes, réduit encore, par ce traité, les droits sur les eaux-de-vie, les vins, les objets de mode et les porcelaines venant de France; en échange, nous supprimons pour le pavillon sarde, et à charge de réciprocité, les surtaxes de navigation qui sont, chez nous, de 4 fr. 12 cent. par tonneau, et en Sardaigne de 1 fr. 50 cent. seulement; et, de plus, nous diminuons les droits sur le riz, sur la céruse, sur les oranges de Nice et autres fruits de table, et aussi sur le bétail du Piémont. Un article, dont on a fait ressortir l'intérêt et l'importance, assure à nos auteurs, sur leurs ouvrages, les mêmes droits dans les États sardes qu'en France. De plus, les frontières du Piémont, au travers duquel transitaient toutes les contrefaçons belges qui étaient expédiées en Italie, demeureront fermées aux ballots de Bruxelles. — On ne dit pas que notre ministère ait amené le roi Léopold à reconnaître également les droits de nos auteurs. Mais ce à quoi le souverain n'a encore consenti pour aucun de nos producteurs littéraires, les évêques de ce pays viennent de le faire pour le plus grand nombre. Une récente instruction pastorale, publiée par ces prélats, défend, sous peine de péché mortel, d'imprimer, de vendre, de colporter, de distribuer ou de donner tous livres, journaux, revues, feuilles périodiques contraires à la foi *ou aux mœurs*, sous quelque dénomination et format que ce soit; elle défend également d'acheter ces ouvrages, de les accepter, lire, conserver, prôner ou conseiller. Ces messieurs peuvent maintenant dormir bien tranquilles, ou tout au moins l'enfer les vengeraît de leurs contrefacteurs s'il s'en pouvait trouver encore. — La Chine vient de ratifier le traité de commerce avec l'Angleterre, en stipulant qu'il serait commun à toutes les autres puissances *barbares*. Le maximum des droits fixés par le tarif annexé au traité ne s'élève pas, dit-on, au-dessus de 10 pour 100 *ad valorem*, et il sera seulement de 5 pour 100 pour tous les objets non portés au tarif. Si, comme cela est probable, les Chinois ont stipulé la réciprocité, les chinoiseries pourront abonder sur le marché de Paris. C'est à notre mission de Chine à prendre les mesures nécessaires pour que nos articles trouvent de leur côté un large débouché dans le Céleste Empire. La question de l'opium a été ajournée. En attendant, notre consul général à Manille, M. le comte de Ratti-Menton, qui avait déjà su, à Damas, se compromettre par la forme dans une circonstance où il pouvait avoir raison au fond, semble vouloir ruiner par avance l'influence que la France doit chercher à conquérir dans ces contrées nouvellement ouvertes. Il a engagé contre un agent français fort capable, dit-on, M. Dubois de Jancigny, chargé d'une mission spéciale par le ministère des affaire étrangères et du commerce une polémique que rien ne nécessitait, dont le ton est inqualifiable, et dont l'effet ne saura probablement être trop déploré.

M. le ministre de la marine a reçu et publié le rapport du capitaine Bouet, gouverneur du Sénégal, sur l'expédition vigoureuse que cet officier a dirigée contre le pays de Fonta, situé sur les bords du fleuve. Dans l'engagement qui a eu lieu, et à la suite duquel le village de Cascas a été pris par nous et livré aux flammes, les insurgés ont perdu quarante des leurs et ont compté un pareil nombre de blessés. Notre perte a été nulle; quelques sous officiers et cavaliers d'un peloton de spahis sénégalais, qui s'est particulièrement distingué, ont été blessés. Le gouverneur a la confiance que cette expédition garantira pour longtemps la paix sur les deux rives du fleuve et la sûreté de notre commerce, par l'opinion qu'elle a donnée à tous les peuples indigènes, noirs ou maures, des moyens d'action dont nous pouvons disposer. — M. le ministre de la guerre a, de son côté, publié des rapports nouveaux de notre armée d'Afrique. Ce sont encore des récits de rencontres avec Abd-el-Kader et ses lieutenants, dans lesquelles nos braves soldats font preuve d'une ardeur qui ne se ralentit pas, et qui amèneront prochainement, il faut l'espérer, la fin ou du moins une longue interruption des hostilités.

Les nouvelles de désastres ont abondé. Le navire qui a apporté le récit détaillé de la perte, sur les côtes d'Afrique, du bateau à vapeur anglais faisant le service de l'Inde, mentionnée la semaine dernière, a fait connaître qu'outre ce bateau-poste (*le Memnon*), on avait également à déplorer la perte d'un autre bâtiment anglais, *le Capitaine-Cook*, parti d'Angleterre avec 700 tonneaux de charbon qu'il portait aux stations de la mer Rouge. — A Constantinople, une tempête a plus ou moins maltraité tous les bâtiments en rade. On porte de 60 à 80 le nombre des personnes qui ont péri. — Des nouvelles de Java annoncent que, par suite d'un tremblement de terre dont les secousses ont duré neuf minutes, des maisons se sont écroulées et ont enseveli leurs habitants sous les décombres; une partie du mont Horeffa s'est ébouleé dans la vallée et a écrasé les bâtiments du gouvernement, à l'exception de la demeure du commandant; un grand établissement particulier, le Mego, a été emporté par une vague énorme, et beaucoup de monde y a perdu la vie. Le même flot a enlevé, près du mont Sie-Tolie, situé à une lieue plus au nord, des bateaux indiens avec tant de violence, bors de la rivière, que ces bâtiments, parmi lesquels était une croisière du gouvernement, ont été lancés sur le rivage à cent et à cent soixante pas de leur mouillage. — Un effroyable incendie a éclaté le 26 août, à une heure de l'après-midi, à Kingstown (Jamaïque); force a été, pour circonscrire le ravage, de faire venir un détachement d'artillerie avec un obusier de 12 pour canonner les maisons qui allaient fournir un nouvel aliment aux flammes. Ce moyen réussit : le 27, on fut maître du feu. *Quatre cents* maisons ont été détruites. On évalue la perte à plus de douze millions de francs. Dans cet immense désastre, on n'a eu à déplorer que la mort d'un seul habitant, tué par un des boulets lancés pour arrêter l'incendie.

Une humanité bienfaisante viendra, espérons-le, en aide à tant de malheurs. La France, dans une circonstance où le mal était bien autrement irréparable, le désastre de la Guadeloupe, a noblement montré ce qu'elle savait faire pour ses enfants malheureux. Cette semaine encore le *Courrier de la Moselle* nous apprenait qu'un homme de bien, qui fait de sa fortune le plus louable, le plus digne usage, auquel les établissements de bienfaisance de Metz doivent leurs plus importantes fondations, et qui a donné 140,000 francs pour concourir à l'œuvre de la colonie agricole de Mettray, M. le comte Léon d'Ourches venait d'envoyer de nouveau 60,000 fr. pour les malheureux de la Pointe-à-Pitre. Le *Courrier de la Moselle* dit que c'est là un don *presque royal*. — La semaine est aux riches souscriptions : sir Robert Peel vient de remettre un mandat de 4000 livres sterling (100,000 fr.) aux commissions ecclésiastiques chargées de recueillir les offrandes pour la construction des églises. Dans la lettre qui accompagne ce don magnifique, sir Robert dit que c'est une dette qu'il acquitte envers celui qui a bien voulu que l'industrie lui valût une fortune considérable. — Enfin, l'empereur d'Autriche, de son côté, s'est associé à l'idée conçue par le roi de Bavière de fonder, parmi les membres de la Confédération germanique, une association pour l'achèvement de l'admirable cathédrale de Cologne. Il s'est engagé à contribuer annuellement pour la somme de 40,000 florins (100,000 fr.).

Jamais on n'a semblé plus tenir aux quartiers et aux ancêtres qu'aujourd'hui. Nous lisons dans les annonces de certaines feuilles un *Avis* par lequel les maisons ducales et les familles nobles sont invitées à transmettre, sans retard, les corrections et additions qu'elles jugeront convenables aux éditeurs d'un *Annuaire de la noblesse de France* pour 1844. Les journaux officiels annoncent, d'un autre côté, que M. le ministre du commerce et de l'agriculture vient de faire dresser le *Stud-Book* français, ou catalogue de tous les chevaux pur sang de la France, avec leur généalogie, et qu'il fait préparer également un *Herd-Book*, ou liste et généalogie des taureaux et des vaches pur sang.

L'Académie des beaux-arts a eu à procéder à la nomination au fauteuil demeuré vacant par la mort du sculpteur Cortot. La section de sculpture avait désigné, comme candidats, MM. Duret, Lemaire, Raggi, Seurre aîné et Jouffroy; l'Académie avait complété la liste en y ajoutant les noms de MM. Jalley, Desprez et Dantan aîné. La nombre des votants était de 34; M. Duret a obtenu 19 voix; M. Lemaire, 13; M. Raggi, 1, et M. Jouffroy, 1. M. Duret a donc été proclamé membre de l'Institut. Le public applaudira à ce choix, que sanctionnera également l'approbation des artistes. M. Duret,

M. Duret.)

élève du baron Bosio, et à coup sûr un de ses meilleurs disciples a produit, quoique jeune encore, un grand nombre d'ouvrages qui ont obtenu le succès le plus mérité. Il débuta par être musicien, puis voulut se livrer à la déclamation; mais ses hésitations ne furent pas de longue durée, et ne lui firent perdre que bien peu de temps, car à dix-huit ans il obtint le grand prix de Rome. Ses statues sont : *Mercure inventant la lyre*; *le Danseur Napolitain*, et *l'Improvisateur Italien*, qui sont aux Luxembourg; le *Molière*, qui est dans la salle de l'Institut; le *Casimir Périer*, de la Chambre des Dé-

putés; le *Christ* et *l'Ange*, de la Madelaine; *la Matiee*, des salons du Palais-Royal; le *Dunois*, le *Richelieu* et le *Régent*, de Versailles, et le *Chactas au tombeau d'Atala*, du musée de Lyon. — L'Académie des sciences a à pourvoir à la vacance survenue dans sa section de mécanique par le décès de M. Coriolis. Nous ignorons encore quels seront les compétiteurs à cette succession. — Quant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, appelée à nommer prochainement à la place d'académicien libre qu'a laissée en mourant l'excellent et respectable M. de Fortia d'Urban, elle n'a vu jusqu'ici frapper à sa porte qu'un candidat dont on vante les sentiments religieux, et un autre dont on loue les dîners. Mais comme il ne s'agit, en définitive, ni de l'élection d'un pape, ni de celle d'un membre du Caveau, elle attendra sans doute qu'un historien ou un archéologue se présente.

L'administration des Musées royaux, qui devrait bien faire enlever enfin l'ignoble et dangereuse galerie de bois accolée à la galerie du Musée du Louvre, laquelle menace incessamment d'incendie le dépôt de toutes nos richesses d'art, l'administration des Musées royaux s'est bornée à faire monter le Musée naval dans le local qu'occupait la galerie légnée par M. Standish, et à faire descendre celle-ci dans le local qu'occupait le Musée naval. C'est un double déménagement qu'elle était parfaitement dans son droit d'opérer, et auquel, pour notre part, nous ne trouvons rien à reprendre ni à louer. —Bientôt le public pourra visiter, dans une des salles du rez-de-chaussée du Louvre disposée à cet effet, les marbres sculptés provenant du temple de Diane qu'on avait provisoirement déposés sur l'esplanade, et dont nous avons donné des gravures, t. I, p. 289. Ces débris, rapportés de l'Asie Mineure, ont occasionné une dépense d'un million. Cette somme nous eût paru infiniment mieux employée et eût épargné de trop justes reproches, si on l'eût consacrée à ne pas laisser sortir de France et à acquérir pour le Musée la statue en bronze trouvée à Lillebonne, la *Madeleine*, de Canova, la *Vierge en candélabre*, de Raphaël, le *Francia* et plusieurs tableaux de la collection de madame la duchesse de Berri, dont la plupart ont été acquis à un prix peu élevé, et pour lesquels la direction des Musées n'a pu enchérir, a-t-elle dit, faute de fonds.—Un artiste distingué, ancien pensionnaire de Rome, M. Roulanger, vient d'être envoyé, aux frais du budget des arts, pour mesurer et dessiner les monuments d'Athènes. Il nous semble que c'est encore là une dépense assez mal entendue, car tous ces monuments se trouvent très-exactement reproduits dans une foule de voyages et de collections; et quant à leur mesure plus d'une fois prise, nous ne savons pas trop comment elle se serait modifiée. Les missions sont une excellente chose quand, en les arrêtant, on a en vue l'intérêt de l'art et non l'agrément de ceux à qui on les confie. On vient d'organiser au premier étage du palais de l'Ecole des Beaux-Arts, dans la salle dite de Louis XIV, un petit musée d'architecture en miniature, composé de 104 monuments égyptiens, grecs et romains, disposés sur deux grandes tables au milieu de la salle. Les uns sont en liége, les autres en plâtre, tous modelés sur une petite échelle, avec une précision et un soin très-remarquables. Ce sont des colonnes, des temples, des cirques, des théâtres, des arcs de triomphe, des tours, des obélisques, des tombes; enfin, Thèbes, Athènes et Rome vus par le gros bout d'une lorgnette. Dans les embrasures des fenêtres de cette galerie, on a placé de fort jolies statuettes en plâtre et en marbre, de deux pieds environ de hauteur, représentant en assez grand nombre des artistes célèbres, et qui sont l'œuvre de sculpteurs de la dernière moitié du dernier siècle, dont les noms sont oubliés aujourd'hui, mais qui n'étaient pas sans mérite. Enfin, dans la salle où se font les expositions, on remarque une cheminée sur laquelle on a en quelque sorte incrusté deux anges d'une admirable exécution, dont l'inscription suivante, placée au bas, fait connaître l'auteur et l'ancienne destination : « L'arrière-neveu d'un chancelier de France, qui fut le patron des beaux-arts, a fait don à l'école fondée pour leur gloire des fragments d'un tombeau de sa famille, par Germain Pilon, 1855. Le donateur est M. Séguier. » — Des caisses contenant des moulages de sculptures remarquables de la Grèce, exécutés sous la direction de M. Lebas, membre de l'Institut, chargé d'une mission scientifique et artistique par MM. les ministres de l'Instruction publique et de l'Intérieur, sont attendues prochainement à la même Ecole. — Les grands dignitaires qui président à la restauration du jardin du Luxembourg font dire et répéter qu'elle a été entreprise avec un zèle et un goût qui promettent prochainement l'une des plus remarquables décorations qui aient jamais été exécutées. Nous verrons bien. Ce qu'il y a de constant, c'est que nous ne tarderons pas à voir disparaître toutes ces malheureuses statues mutilées, dégradées, ruinées par le temps et l'humidité, qui ont affligé les regards de plusieurs générations d'étudiants. Outre l'*Hercule* de M. Ottin, qui est déjà en place, des statues de *Jeanne d'Albret*, de la *reine Clotilde*, *Blanche de Castille*, *Velleda*, *Sainte-Geneviève*, et autres personnages de toutes les époques et de toutes les légendes, sont confiées à MM. Brian, Dumont, Husson, Hugnenin, Klagmann, Mamdron, Mercier, et autres artistes. De nouvelles commandes doivent encore être faites.

(Gravure d'après le procédé Rémon.)

*L'Illustration* a déjà fait connaître (t. I, p. 235) le procédé de galvanographie de M. Rémon. Aujourd'hui, nous avons à mentionner, en attendant que nous y revenions, le procédé de gravure typographique sur pierre avec un relief obtenu à l'aide de moyens chimiques, par M. Tissier, appelé du nom de son inventeur, *Tissierographie*. Déjà l'auteur avait fait paraître, dès 1859, des épreuves de gravures obtenues par son système, mais elles accusaient une sécheresse et une dureté qui pouvaient faire craindre que ce mode de gravure ne fût guère applicable qu'à l'ornementation. Celles qu'il est arrivé à obtenir depuis dénotent des progrès très-remarquables et des améliorations complétement satisfaisantes. Nous donnons aujourd'hui un dessin de Lemud, gravé en relief sur métal par le procédé Rémon, et un dessin gravé sur pierre par le procédé Tissier. Ce dernier serait bien plus sûr de se voir accorder la préférence par les artistes si, comme le procédé Rémon, il admettait l'usage du crayon de mine de plomb. La plume lithographique présente des difficultés d'exécution, et la plupart des dessinateurs, faute de s'être exercés à l'employer, pourront faire longtemps obstacle au procédé de M. Tissier.

La ville de Rome a été mise en émoi par le récit des crimes et la condamnation d'un prêtre, nommé Abbo, qui, joignant à une instruction remarquable une adresse et une hypocrisie peu communes, avait su, jusqu'au jour de son arrestation, couvrir des apparences de la régularité et de la religion les désordres les plus infâmes, les crimes les plus horribles, gagner l'amitié du premier ministre, Génois comme lui, et se faire ouvrir toutes les maisons de Rome, sans excepter celles des ambassadeurs. Il devait être créé prélat le lendemain du jour qu'il choisit pour se débarrasser de sa dernière victime. C'était son neveu, jeune garçon de huit à neuf ans, que le frère d'Abbo, habitant Gênes, lui avait confié, et qui mourut après une série de traitements que nous ne pouvons retracer. La servante de ce monstre a déclaré que deux enfants nés de leur cohabitation avaient été également sacrifiés par lui, et qu'elle était enceinte d'un troisième auquel le même sort eût été à coup sûr réservé. La population, que de tels forfaits trouvent toujours implacable, attendait le jour de la justice, quand elle a appris que le pape venait de commuer la peine de mort prononcée contre le coupable. Le premier sentiment a été celui de l'indignation, mais elle s'est calmée par la pensée que cette mesure devait équivaloir à une abolition du dernier supplice dans les Etats pontificaux, et qu'il était bien impossible désormais d'exécuter les sentences capitales que pourrait prononcer la commission spéciale appelée à juger les accusés politiques détenus au fort de Saint-Leo. — Des crimes d'un tout autre genre viennent d'être commis à Berlin par une jeune et jolie danseuse espagnole, mademoiselle Lola-Montez, de Cordoue. Montée sur un beau cheval andalous, l'artiste-amazone était allée assister aux grandes manœuvres exécutées en présence du roi de Prusse et de l'empereur de Russie. La détonation de l'artillerie effraya sa monture, qui prit le mors aux dents et se précipita dans la suite des deux souverains, au milieu de laquelle la jeune Andalouse parvint à grand'peine à l'arrêter. Un gendarme (Berlin n'est pas sans gendarmes), un gendarme survint, qui menaça l'amazone et maltraita le cheval. Un coup de cravache vint lui cingler la figure ; il en dressa procès-verbal. Le lendemain un huissier (Berlin a aussi ses huissiers), un huissier se présenta chez mademoiselle Montez pour lui remettre une assignation judiciaire. La mère de mademoiselle Montez (la mère d'actrice n'est pas inconnue en Prusse), la mère de mademoiselle Montez, qui survint, ne se doutait guère plus que Chicaneau des *Plaideurs* que ce fût *un exploit que sa fille lisoit*. Le papier timbré, mis en morceaux, fut lancé à la figure de l'huissier; l'huissier en dressa procès-verbal. Les journaux de Berlin disent, avec toute la gravité allemande, qu'il y a là un double chef d'accusation qui menace de priver pour longtemps la coupable de sa liberté.

Nous avons cette semaine à enregistrer le décès d'un certain nombre de personnes regrettables : — Un orateur auquel son talent à la seconde chambre des Etats de Bavière et au barreau de Munich avaient valu un grand renom en Alle-

magne, et une fortune de 300,000 florins (1,500,000 fr.). M. Charles de Batz vient de mourir, léguant tout ce qu'il possédait aux veuves et orphelins d'avocats du barreau dont il avait fait partie. — La ville d'Arles a perdu M. le baron Laugier de Chartrouse, son ancien maire, son ancien conseiller-général, son ancien député, qui laisse, en outre, de précieux souvenirs comme savant et comme antiquaire. — L'armée d'Afrique a rendu les derniers devoirs à un des officiers les plus distingués du corps royal d'état-major, le chef d'escadron Delcambre, qui mettait fin, dit-on, à de nombreuses et importantes recherches sur la langue arabe et l'histoire géographique du nord de l'Afrique. — Les sciences archéologiques ont vu mourir M. Allou, qui fut successivement secrétaire bibliothécaire, puis président de la Société Royale des Antiquaires de France. Il a publié entre autres travaux d'archéologie, une *Description des Monuments du département de la Haute-Vienne*, et un *Essai sur les armures du Moyen-Age*. — Enfin, M. Domeny de Rienzi, auteur de plusieurs ouvrages de géographie, et du volume intitulé *Océanie*, faisant partie de l'*Univers Pittoresque*, vient de mourir à l'hôpital de Versailles. Atteint, il y a un certain temps, d'une fièvre cérébrale, il avait eu le malheur de perdre en partie ses facultés intellectuelles. Plus d'une fois depuis lors il tenta de se remettre à l'étude et de terminer des ouvrages inachevés. Ce fut vainement; le travail était devenu impossible à son cerveau affaibli. Cet affaiblissement et la conscience qu'il en avait ont fait naître chez lui le désespoir, et M. de Rienzi s'est tiré, au milieu du parc de Versailles, un coup de pistolet dans la tête. Il a succombé à la blessure qu'il s'était faite.

## Chemin de Fer de Londres à Folkestone.

VOYAGE DE BOULOGNE A LONDRES EN SIX HEURES.

(Vue du Pavillon de Folkestone et déjeuner d'inauguration du Chemin de fer.)

L'ouverture d'une nouvelle voie de communication a toujours été considérée comme un événement important pour les pays dont elle doit activer les relations, pour les populations dont elle développe et satisfait les besoins. Quand cette voie de communication est un chemin de fer, un intérêt plus vif encore s'attache à son inauguration; car on commence à comprendre partout, et en Angleterre on a déjà compris depuis longtemps, quel essor nouveau on doit en attendre pour l'industrie et le commerce. Mais lorsque ce chemin de fer relie non pas seulement une ville à une ville, mais un grand royaume à un autre grand royaume, alors ce ne sont plus seulement les intérêts particuliers qui s'agitent et se félicitent; alors les hommes d'État eux-mêmes qui voient loin dans l'avenir et qui sont ou doivent être toujours un peu prophètes, tressaillent et sentent qu'une nouvelle ère de civilisation va commencer. En effet, plus les hommes se voient et se connaissent, plus les préjugés disparaissent; plus leurs relations commerciales sont intimes et continues, plus la guerre devient

difficile à déclarer. Aussi est-ce avec bonheur que nous avons accueilli l'inauguration du chemin de fer de Londres à Folkestone, ou plutôt de Londres à Paris par Boulogne. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs, avec la carte de la Grande-Bretagne, une notice sur les chemins de fer en exploitation dans ce pays; aujourd'hui, nous nous bornons à constater un fait qui nous a paru un des plus considérables par l'influence qu'il doit avoir en France sur le choix du tracé du chemin de Paris au littoral de la Manche.

Nous devons le dire, la question qui hier encore était entière, ne l'est plus aujourd'hui; elle vient d'être résolue de l'autre côté du détroit : l'arrivée des convois à Folkestone, l'appropriation du port à la navigation à vapeur, le temps de la traversée entre Folkestone et Boulogne, tout semble se réunir pour imposer au gouvernement la construction de la ligne d'Amiens à Boulogne, sans préjudice toutefois de ce qu'il doit faire pour Calais, qu'il y aurait injustice et mauvaise politique à abandonner.

Le chemin de Londres à Douvres a été autorisé en 1836 : il emprunte, entre ces deux points extrêmes, une portion de leur parcours à trois autres chemins. Il part de Londres avec le chemin de Greenwich, qu'il suit pendant 3 kilomètres, passe pendant 12 kilomètres sur le chemin de Croydon, se lie au chemin de Brighton sur 9 kilomètres, et en le quittant prend le nom de *South Eastern Railway* jusqu'à Douvres, sur une longueur de 115 kilomètres environ. Sa longueur totale est donc d'environ 159 kilomètres. Les travaux de ce chemin n'ont pas été poussés avec une grande activité, puisque ce n'est qu'au mois d'août 1843, c'est-à-dire sept ans après sa concession, qu'on l'a inauguré sur la presque totalité de son parcours, de Londres à Folkestone. La portion comprise entre Folkestone et Douvres a environ 13 kilomètres et réunit toutes les difficultés possibles : c'est là que se trouve les fameux rochers de Shakspere dont les ingénieurs anglais ont renversé des quartiers énormes au moyen de la poudre. Nous pouvons dire avec certitude que si le port de Folkestone eût été *découvert*, au moment où l'autorisation de construire le South Eastern a été demandée, la compagnie aurait reculé devant les 13 kilomètres qui séparent les deux ports. D'un autre côté cependant, Douvres étant un des *cinq ports* d'Angleterre qui sont gratifiés d'un gouverneur, et ce gouverneur étant lord Wellington, il est probable que l'adoption du bill du South Eastern aurait été subordonnée à la promesse du prolongement de Folkestone à Douvres.

Le port de Folkestone était, il y a six mois, un des ports les moins fréquentés du Royaume-Uni; il était envasé, les jetées en partie détruites, et il pouvait à peine donner abri à quelques misérables bateaux pêcheurs. A cette époque, la compagnie du South Eastern l'achète : les jetées sont relevées, le port débarrassé des masses de pierres et de sable qui l'encombrent, des grues implantées sur les quais; et aujourd'hui, de ce port naguère abandonné, partent de gracieux steamers qui, en trois heures, traversent la Manche et lui assurent un rang parmi les plus importants de la Grande-Bretagne.

Le dessin que nous donnons à nos lecteurs représente la vue de ce port restauré : c'est derrière la hauteur qui domine la mer, et d'où l'on a la vue la plus admirable, qu'a été placée la station du chemin de fer : le seul inconvénient de cette station, c'est d'être à vingt-cinq minutes de chemin du port; mais on assure que quand l'exploitation sera complétement organisée, un embranchement conduisant jusqu'au port permettra de parcourir cette distance en moins de cinq minutes.

Le premier bateau à vapeur a quitté le port régénéré de Folkestone le 24 juin 1843. Les directeurs du South Eastern étaient partis de Londres ce jour-là même à six heures du matin; à huit heures quarante minutes, ils étaient à Folkestone, ayant franchi 82 milles en deux heures quarante minutes, à raison de 49 kilomètres et demi par heure; à neuf heures vingt minutes ils montaient sur le bateau à vapeur qui, à midi trente minutes, abordait les quais de Boulogne. Le voyage n'avait pas duré *six heures* en tout.

Qu'on suppose maintenant le chemin de fer de Paris à Boulogne par Amiens construit; ce chemin doit avoir 268 kilomètres environ, et il exigera, pour être parcouru à raison de 32 kilomètres à l'heure, huit heures vingt minutes à peu près. Il sera donc possible d'aller de Paris à Londres en moins de quinze heures. Ce chiffre seul indique suffisamment l'importance de ce tracé, et nous n'avons pas besoin de présenter aujourd'hui de calculs comparatifs. La solution de la question de la jonction des deux capitales découle de cet axiome (qui heureusement se trouve d'accord avec les intérêts généraux des deux pays) : *Le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite.*

La visite que les directeurs du South Eastern avaient faite à Boulogne devait leur être rendue à Folkestone, et eux-mêmes devaient reconnaître la généreuse hospitalité des Français par un banquet offert aux personnes considérables de Boulogne.

Le 1er août dernier, le paquebot *la Ville de Boulogne*, ayant à bord M. Adam, maire de Boulogne, le défenseur le plus infatigable des intérêts de cette ville, et d'autres notables habitants, quitta les côtes de France à neuf heures trente-cinq minutes, et arriva à Folkestone à midi un quart.

Un magnifique banquet de deux cents personnes, préparé sous un pavillon à la station du chemin de fer, fut présidé par le maire de Folkestone : c'était une fête vraiment nationale pour chacun des deux peuples qui y prenaient part. Dans les toasts qui y furent portés, on dit beaucoup de bien de Boulogne et de Folkestone, ce qui se comprend parfaitement, et fort peu de mal de Douvres et de Calais, ce qui prouve la grande générosité des vainqueurs du jour.

Quoi qu'il en soit, la question, comme nous le disions plus haut, nous semble jugée, non pas que Calais doive être déshérité à tout jamais de tout moyen d'amélioration. A Calais, le transit de l'Angleterre vers la Belgique et l'Allemagne, mais à Boulogne les voyageurs de Paris à Londres.

Nous reviendrons sur toutes ces questions quand nous donnerons une nouvelle carte des chemins de fer en France.

## Théâtre-Italien.

*Lucia di Lammermoor.* — Débuts de MM. Ronconi et Salvi.

(M. Ronconi.)

Il n'y a pas d'ouvrage peut-être, *Anna Bolena* exceptée, où M. Donizetti ait mis autant de génie que dans *Lucia di Lammermoor*. Le sujet de cet opéra, tiré du roman si connu de Walter Scott, convenait particulièrement à la nature de son talent. Sans aucun doute, M. Donizetti est un de ces artistes éminents qui ont le droit de tout tenter, et qui peuvent réussir à tout. Mais il y a des choses que le génie le plus puissant ne saurait produire qu'avec contrainte, et au prix de beaucoup d'efforts, tandis que d'autres semblent lui échapper d'elles-mêmes et pour ainsi dire malgré lui.

C'est donc dans cette charmante partition de *Lucia* que M. Donizetti a pu déployer dans de plus larges proportions les qualités qui lui sont propres, une mélodie naturelle, facile, abondante; un style dont l'élégance ne se dément jamais; une sensibilité passionnée qui s'élève quelquefois jusqu'aux effets les plus pathétiques. Le final du deuxième acte de *Lucia di Lammermoor* renferme un ce genre des passages très-remarquables, et il est impossible d'entendre l'air d'Edgar, au troisième acte, sans être ému jusqu'aux larmes. C'est là un beau triomphe sans doute : connaissez-vous beaucoup de compositeurs qui vous aient fait pleurer?

Le début de deux artistes nouveaux, dans les deux rôles

(M. Salvi.)

d'Ashton et d'Edgar ajoutait, cette année, un intérêt tout particulier à la reprise de *Lucia di Lammermoor*.

Ce sont MM. Ronconi et Salvi qui ont pris la place de MM. Tamburini et Mario.

Non que Mario nous ait quittés : à Dieu ne plaise! Où retrouverions-nous cette voix si pure et si fraîche, et dont le timbre est si flatteur que Mario, débutant après Rubini, et dans les rôles de Rubini, n'a pas vu son succès contesté un seul instant? Mario est aujourd'hui l'une des plus solides colonnes de ce temple élevé, sur la place Ventadour, à la muse de la mélodie et de l'harmonie vocales. Mais enfin, pour soutenir l'arceau d'une voûte, une seule colonne ne suffit pas : il en faut deux parallèles, et M. Salvi sera la seconde.

Quant à M. Ronconi, c'est en effet pour remplacer M. Tamburini qu'il est venu. En ce moment même, M. Tamburini doit être en Russie, avec Rubini et madame Viardot-Garcia. Souhaitons à ces artistes éminents tout le succès qu'ils méritent, mais n'ayons pas la faiblesse de les plaindre. Autant vaudrait plaindre les hirondelles, lorsqu'elles entreprennent, au mois d'octobre, leur lointaine pérégrination. L'artiste est un oiseau voyageur : le nord, le midi, l'est et l'ouest lui appartiennent également et au même titre; les limites qui séparent les divers états de l'Europe n'opposent aucun obstacle à son vol; la marchandise qui fait la base de ses opérations commerciales brave toutes les douanes de l'univers, et n'est considérée nulle part comme marchandise prohibée. Partout où l'artiste peut se faire écouter, il est chez lui : partout où on l'applaudit il est heureux.

Quelques feuilletons cependant ont paru méconnaître ces vérités. Ils se sont attendris sur le triste sort de ces artistes que nous avons l'an dernier, et que nous aurons peut-être de nouveau l'an prochain. — Malheureux Tamburini! Infortunée Pauline! quitter le peuple *le plus spirituel de la terre* pour les *barbares du Nord*! Au lieu de ces aimables Parisiens à larges paletots et à longues barbes, ne plus avoir pour auditeurs que de roides Moscovites, étranglés dans l'uniforme, et rasés selon l'ordonnance!

En effet, voilà un grand malheur. J'aime à croire pourtant que ces infortunés n'en eussent pas pris leur parti aussi facilement si aussi vite, s'ils n'y avaient entrevu la chance de quelques consolations. Qui sait? La caisse de l'empereur Nicolas est peut-être aussi bien garnie que celle de M. Vatel, et s'ouvre plus facilement.

Allez sans inquiétude, artistes charmants, et ne craignez pas qu'on vous oublie. Nos pensées et nos vœux vous accompagnent. Nous applaudirons d'ici à vos succès de là-bas, et quand vous nous reviendrez, renouvelés et peut-être grandis par l'absence, vous nous retrouverez tout prêts à ôter, pour vous saluer, nos mains des poches de côté de nos paletots, et même à quitter un moment nos cigares pour crier *bravo!* et *brava!*

Et, en attendant ce beau jour, sachons jouir de Salvi et de Ronconi en toute sûreté de conscience.

Il ne faut pas attendre de M. Salvi des grands cris ni du bruit hors de saison, ni peut être beaucoup de vigueur la même où elle serait à sa place. C'est une voix très-bien posée, qui s'émet facilement, et dont le timbre doux et un peu velouté a un grand charme dans le *piano*; mais elle n'est pas assez énergique, assez éclatante pour certains effets. Elle plaît, elle flatte, elle caresse, elle attendrit. Quant aux émotions violentes, elle y arrive, mais avec effort, et il faut toute l'adresse de l'artiste pour dissimuler la contrainte qu'il s'impose dans ces moments-là, et pour ôter à cette lutte qu'il soutient contre lui-même tout ce qu'elle devrait naturellement avoir de pénible pour le spectateur. C'est par son habileté surtout que ce chanteur est remarquable.

Son style est sage et d'une simplicité très-élégante. Il a beaucoup de goût, une expression toujours juste, ce qui est une grande qualité, et presque toujours suffisante. En un mot, il sera parfait dans son emploi.

Car il n'est pas venu chanter ici les grands rôles de ténor, tels que celui d'Otello, ou d'Osiris dans *Moïse*, ou de Rodrigo dans *la Dame du Lac*, mais bien ceux qui demandent de la ductilité et de la grâce, avec un développement vocal médiocre. C'est enfin ce que les Italiens appellent un ténor de *demi-caractère*, *di mezzo carattere*, ce qu'on appelle à Paris un ténor *gracieux*, et en province un ténor *leger*. A l'Opéra-Comique, il serait charmant dans *la Dame Blanche*, et à l'Académie royale de Musique, dans Raimbaud de *Robert-le-Diable*, et peut-être dans *le Comte Ory*.

La voix de M. Ronconi est très-bornée et d'un caractère douteux. On ne sait trop si c'est une basse qui ne peut descendre, ou un ténor qui ne peut monter. Mais qu'importe? s'il tire de cette voix, telle quelle, un parti merveilleux, s'il donne à tout ce qu'il chante une physionomie originale et saisissante, s'il intéresse constamment son auditeur, s'il l'échauffe en s'échauffant, s'il l'émeut, s'il l'entraîne, n'est-ce pas vraiment un grand artiste, et le résultat qu'il obtient n'est-il pas d'autant plus admirable qu'il se sert d'un instrument plus défectueux?

Ce résultat, il ne l'a pas obtenu tout d'abord. La victoire a été pour lui le prix d'un rude combat. Le public est ainsi fait chez nous; il tient prodigieusement à ses habitudes. A chaque phrase dite par Ronconi, il comparait la même phrase telle que Tamburini la lui avait longtemps fait entendre. Il regrettait ici une gamme rapide, ici un arpège, là une trille, que sais-je, moi? Mais peu à peu l'impression actuelle est devenue si puissante qu'elle a complétement effacé l'impression passée, et l'on s'est aperçu que si Tamburini avait une voix plus volumineuse, une qualité de son plus pleine et une plus grande agilité, Ronconi pousse bien plus loin l'art de *phraser*, la faculté d'exprimer et le don d'émouvoir.

Le duo du second acte, avec madame Persiani, a commencé son succès, qui a grandi pendant le final, et qui s'est élevé au plus haut point après le duo du troisième acte. Il faut ajouter que dans ce dernier morceau il a été fort bien secondé par Salvi.

En résumé, ce sont deux succès brillants que nous avons à constater, et l'administration du Théâtre-Italien vient d'augmenter son armée mélodieuse de deux excellentes recrues. Grâce à leur concours, elle va monter successivement plusieurs ouvrages nouveaux, et tout nous présage que la saison qui vient de commencer sera l'une des plus intéressantes que nous avons vues depuis plusieurs années.

Madame Persiani... mais à quoi bon répéter ce qu'on a dit cent fois, ce qui est connu de tout le monde? Madame Persiani est aujourd'hui ce qu'elle était l'année dernière. Cela suffit, et nous ne pouvons rien dire de plus.

## Académie des Beaux-Arts.

EXPOSITION DES GRANDS PRIX ET DES ENVOIS DE ROME.

— SÉANCE ANNUELLE.

Lorsque les lettres-patentes de Louis XIV eurent, en 1655, colirmé la naissante Académie de peinture, elle reçut presque immédiatement son complément par la création de l'Ecole de Rome, dont Charles Errard, de Nantes, fut le premier directeur. Il y a eu constamment, depuis, un échange annuel entre l'ancienne et la nouvelle capitale du monde civilisé. Nous envoyons à Rome, pendant cinq années, aux appointements de trois mille francs, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, voire même des musiciens; et, pour répondre à la munificence de l'Etat, ils sont tenus de nous envoyer des travaux déterminés par les règlements. La Révolution française n'a modifié sur ce point les institutions monarchiques que pour les refondre en deux corps homogènes, l'Institut et l'Ecole Royale des Beaux-Arts. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens, Français et vaccinés, obtiennent, par voie de concours, le droit d'assister gratuitement à des cours de dessin, de perspective, d'anatomie, de constructions, d'architecture, etc. Deux concours d'essai (un seul pour les architectes) déterminent ceux des élèves qui doivent se disputer le grand prix. Les élèves entrent en loge, c'est-à-dire qu'on les enferme dans une chambre pour y composer une esquisse dont ils doivent suivre les indications, et où ils passent leurs journées pendant un espace de temps fixé. Cette réclusion temporaire est propre à glacer les inspirations les plus chaleureuses. Jugez-en par les conditions imposées aux logistes peintres : ils ne peuvent introduire ni dessins ni draperies ; on ne laisse passer que les bosses et les études qu'ils peuvent faire chez eux d'après des modèles de femme; car les modèles d'homme seuls posent en loge. Le gardien a le droit de fouiller chaque concurrent à l'entrée ou à la sortie; les toiles sont timbrées pour qu'on n'en puisse changer. Défense est faite aux logistes, sous peine d'exclusion, de se visiter avant le dernier jour de leur emprisonnement. Quand ce jour est arrivé, le secrétaire perpétuel, assisté d'un membre de l'Académie, vient apposer les scellés sur les tableaux, qui sèchent en paix jusqu'au moment où ils sont vernis et encadrés pour l'exposition publique.

Cette année, les peintres sont restés en loge du 1er juin au 26 août; les sculpteurs, du 15 juin au 11 septembre; les architectes, du 9 mai au 16 septembre; les graveurs, du 12 avril au 14 septembre. Cent cinquante peintres s'étaient présentés au concours d'esquisse, dont le sujet était *Ulysse reconnu par sa nourrice Eurydice*. Vingt d'entre eux ont été choisis pour peindre une figure d'après nature, en quatre jours, en travaillant sept heures par jour. Les dix concurrents sortis victorieux de cette dernière épreuve ont été MM. Damery, élève de Delaroche; Dehedencq, élève de Coignet; Picou, Jobbé-Duval, élèves de Delaroche; Bénouville, élève de Picot; Hillemaker, élève de Coignet; Villaine, Charles Jalabert, élèves de Delaroche; Duveau, élève de Coignet; et Gambard, élève de Signol. Leurs productions ont été soumises à l'appréciation du public les 27, 28 et 29 septembre, et l'Académie, dans sa séance du samedi 30, a décerné le premier grand prix à M. Eugène-Jean Damery, de Paris, âgé de vingt ans; le premier second grand prix à M. François-Léon Bénouville, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi; et le deuxième second grand prix à M. Henri-Augustin Gambard, de Sceaux (Seine), âgé de vingt-quatre ans.

Selon l'usage immémorial et presque sans exception, on avait extrait le sujet du concours de la mythologie païenne. La peste afflige la ville de Thèbes; l'oracle déclare que les Thébains sont punis de n'avoir pas vengé la mort de leur roi Laïus. Œdipe, apprenant qu'il est involontairement parricide et incestueux, s'arrache les yeux et se condamne à l'exil. Ses fils le chassent de son palais; il quitte Thèbes, maudit par les Dieux et soutenu par sa fille Antigone.

Ce programme était indiqué comme *tiré de la tragédie d'Œdipe roi*, de Sophocle. Nous avons sous les yeux une édition grecque avec le mot-à-mot latin (Cambridge, 1675, in-8°), et nous pouvons affirmer que Οἰδίπους τύραννος ne renferme rien de semblable. Les Thébains, loin de maudire Œdipe, lui témoignent constamment la plus vive sympathie; Antigone et sa sœur Ismène sont représentées comme deux enfants dont *le bas âge excite l'intérêt*, et les fils d'Œdipe ne figurent même pas au nombre des personnages de la pièce. On doit donc considérer ce sujet comme imaginé par MM. les membres de la section de sculpture, et nous ne nous en plaindrions pas s'il n'avait l'inconvénient de nous étaler de hideux spectacles, un vieillard qui s'est crevé les yeux, des pestiférés, du sang et des plaies répugnantes.

Le tableau de M. Damery est sagement composé, sagement exécuté, mais sans hardiesse et sans vigueur. L'incorrection de la perspective rapproche trop les figures des monuments; la tête de l'Œdipe n'est pas assez grosse pour le corps; cette peinture a toutefois des parties bien traitées, comme la tête d'un Thébain placé derrière Œdipe, et le groupe qui occupe la gauche.

Il y a des tableaux qui, reproduits par la gravure, excitent une juste admiration, mais dont le coloris défigure l'original. Tel est l'Œdipe de M. Bénouville. L'ensemble a de l'harmonie, le dessin de la pureté, la perspective de la justesse; les têtes et les attitudes ont cette dignité calme dont Poussin fournit les modèles; mais pourquoi avoir donné aux chairs, aux draperies, aux monuments, des tons chocolat, bronze, vert-pomme, ou des teintes qui n'ont de nom dans aucune langue?

La manière de M. Gambard rappelle exactement celle de M. Signol, son maître, du moins par le coloris. La composition, exécutée en hauteur, est simple et harmonieuse, mais déparée par un défaut essentiel. Antigone a les épaules carrées, les membres solides, la taille majestueuse; Œdipe, au contraire, rabougri, chétif, est péniblement remorqué par sa robuste compagne.

De même que les peintres, les sculpteurs ont eu à traiter un sujet grec pour le concours d'essai, *les Adieux d'Hector à Andromaque*; un second sujet grec pour le concours définitif, *la Mort d'Epaminondas*. Les huit élèves admis en loge ont été MM. Moreau, Thomas, Maréchal, élèves de MM. Ramey et Dumont; Lequesne, élève de M. Pradier; Lavigne, élève de MM. Ramey et Dumont; Maillet, élève de M. Feuchères; Leharivel, élève de MM. Ramey et Dumont; Guillaume, élève de M. Pradier. On a pu voir, les 13, 14 et 15 septembre, les huit bas-reliefs exposés au rez-de-chaussée du palais des Beaux-Arts; et, le 16, ont été proclamés les noms de MM. René-Ambroise Maréchal, de Paris, âgé de vingt-cinq ans et demi; Eugène Lequesne, de Paris, âgé de vingt-huit ans et demi; et Hubert Lavigne, de Cons-la-Grand-Ville (Moselle), âgé de vingt-cinq ans.

Le bas-relief de M. Maréchal est bien conçu. Un soldat présente à Epaminondas son bouclier; un autre, arrivant tout haletant du combat, lui tend une branche de laurier en signe de victoire. Les chairs sont étudiées avec soin, et les draperies, un peu *épinglées*, attestent dans l'artiste la science de l'ajustement. La figure du vieux guerrier, qu'on voit à l'extrémité droite appuyé sur son javelot, est une excellente académie. La tête de l'Epaminondas exprime à la fois les souffrances physiques et la joie morale; mais la position du trait fatal dans le corps du mourant présente une grave invraisemblance. D'après les détails que Xénophon, Pausanias, Diodore de Sicile, Plutarque et Cornélius Nepos nous ont transmis sur la mort d'Epaminondas, il fut rapporté dans sa tente et eut le temps, avant d'expirer, d'apprendre des nouvelles du combat. Le fer de lance, comme l'a placé M. Maréchal, traverse le grand dentelé, le diaphragme, et pénètre dans le poumon gauche; or, avec une pareille blessure, il nous paraît difficile de soutenir la moindre conversation.

Le travail de M. Lequesne n'a point paru à l'exposition générale des grands prix. Une affiche annonçait qu'en vertu d'une décision prise par l'Académie dans la séance du 27 septembre 1845, le bas-relief était exclu de l'exposition, « parce qu'il y avait été fait, après le jugement et avant le moulage, des retouches et des changements considérables. » Ces changements considérables se réduisaient à la correction d'une tête de profil visible à peine sur le dernier plan, et d'un casque jeté à terre aux pieds du personnage principal. Il est facheux qu'on ait invoqué ce prétexte contre M. Lequesne, dont la composition se recommandait par le mouvement et la vigueur.

Dans le bas-relif de M. Lavigne, Epaminondas, levant la main gauche, remercie les dieux du triomphe de sa patrie; de l'autre main, il arrache le fer de sa plaie. Un soldat posant la main sur le cœur du mourant fait signe au médecin que la mort est prochaine. A l'extrémité droite, est un autre soldat qui pleure la perte de son général. Les figures de M. Lavigne sont heureusement groupées, et les parties nues d'un modelé satisfaisant.

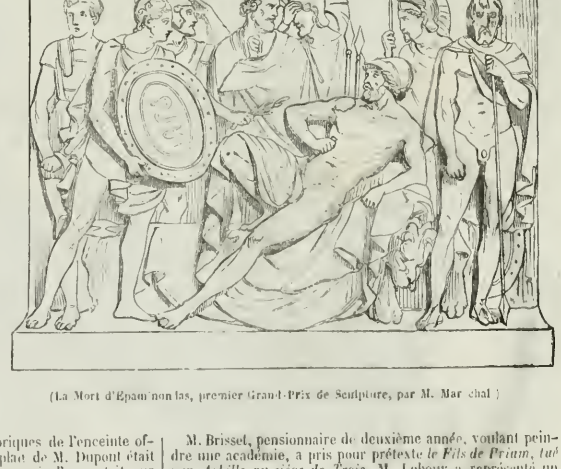
Les prix d'architecture ont été adjugés à MM. Jacques-Martin Tétaz, de Paris, âgé de vingt-cinq ans et demi, élève de MM. Huyot et Lebas; Pierre-Joseph Dupont, de Dijon, âgé de vingt-huit ans, élève de MM. Debret et Huvé; Louis-Jules André, de Paris, âgé de vingt-quatre ans, élève de MM. Huyot et Lebas. Le sujet était un *Palais de l'Institut destiné à recevoir les cinq grandes Académies* : le projet de M. Tétaz ne manquait pas d'élégance; le portique corinthien couronné de statues, le dôme coupé par une terrasse à la partie supérieure, les corps de logis doriques de l'enceinte offraient un ensemble imposant. Le plan de M. Dupont était surchargé d'ornements à l'extérieur, mais l'emportait sur celui du premier grand prix par les distributions intérieures. On remarquait dans le travail de M. André le dôme central et la colonnade dorique du mur d'enceinte. Les autres concurrents étaient MM. Delange, Desbuissons, Lecœuvre, Dubois et Louvet. Tous leurs projets, exposés les 20, 21 et 22 septembre, avaient entre eux la plus grande analogie, et paraissent calqués sur le bâtiment actuel des Quatre-Nations.

Le prix de gravure en médaille et sur pierre fine n'a pas été disputé. La glyptique illustrée chez les Grecs, et au treizième siècle par d'habiles artistes, est tombée aujourd'hui en discrédit, et n'est guère cultivée que comme métier par les fabricants de cachets. Seul reçu en loge, M. Louis Merley, de Saint-Etienne (Loire), âgé de vingt-huit ans et demi, élève de MM. David et Gallé, a obtenu sans contestation le premier grand prix. Il avait à exécuter en bas-relief *Arion précipité dans la mer, reçu par un dauphin et transporté au cap Ténare*; puis il devait réduire ce bas-relief en creux sur un coin d'acier, et copier sur pierre fine un camée antique. M. Merley s'est acquitté consciencieusement de ces différents travaux, et il était juste de l'encourager dans une carrière à laquelle bien peu de jeunes gens daignent se consacrer aujourd'hui.

Aux expositions partielles a succédé, du 1er au 8 octobre, l'exposition générale des grands prix et des envois de Rome. Cette année, différentes circonstances, les maladies, le mauvais vouloir, ou des obstacles imprévus, ont empêché plusieurs pensionnaires d'accomplir leurs obligations. Les travaux expédiés sont en petit nombre et peu saillants; l'œuvre capitale, celle qui prime tous les autres envois par les dimensions et l'importance du sujet, est le *Jérémie*, de M. Murat, pensionnaire de cinquième année. Le peintre, s'inspirant du chapitre 21 des *Lamentations* du prophète, l'a représenté au milieu des vieillards et des jeunes filles de Jérusalem, gémissant sur le sort de la Ville Sainte et des Hébreux captifs de l'étranger. La scène est éclairée par les rayons d'un soleil couchant dont l'effet est rendu avec une remarquable puissance de couleur. En louant, dans la composition de M. Murat, l'arrangement des groupes et la grâce de quelques figures de femmes, nous lui reprocherons l'absence de caractère. Rien n'indique que l'action soit en Judée, au temps de Nabuchodonosor; le prophète n'est pas assez distinct de ceux qui l'entourent; son attitude exprime moins l'inspiration que l'accablement. En lui donnant les rides et la barbe blanche d'un vieillard, M. Murat n'a point songé que Jérémie, qui, destiné à la prophétie dès le sein de sa mère, commença ses prédications sous le règne de Josias, l'an 629 avant Jésus-Christ, était jeune encore à l'époque de la prise de Jérusalem par les Babyloniens, l'an 606 avant notre ère.

M. Pils, pensionnaire de quatrième année, a envoyé la copie d'une fresque du cloître de l'Annunziata de Florence, *la Mort de saint Philippe Benizzi*, par Andrea del Sarto, et une petite esquisse, *les Prisonniers athéniens récitant les tragédies d'Euripide*. La copie reproduit fidèlement une de ces peintures religieuses d'un siècle où la forme était sacrifiée au sentiment. L'esquisse est peinte avec vigueur et témoigne d'une étude sérieuse des décorations grecques et étrusques.

Nous avons de M. Hébert, pensionnaire de troisième année, un paysage d'un ton chaud, et *la Rêverie*. Deux femmes demi-nues sont assises sur une terrasse; l'une, vue de dos, tient un narguilhé; l'autre, vue de profil, laisse échapper de ses mains une mandoline. Sur le second plan, on aperçoit les dômes et les minarets de Constantinople, et dans le lointain l'azur limpide du Bosphore. M. Hébert, sans avoir jamais visité l'Orient, en a deviné l'éclatante lumière; ses tons ont une vigueur qui n'exclut point la transparence, mais ses figures sont dépourvues de modelé; et puis est-ce là un sujet assez sérieux? est-ce pour arriver à peindre des vignettes sur une grande échelle qu'on envoie les élèves évoquer les souvenirs de la Ville Eternelle, et ne doit-on pas laisser les odalisques à ceux qui fabriquent des lithographies à l'usage des boudoirs parisiens?



(La Mort d'Epaminondas, premier Grand-Prix de Sculpture, par M. Marchal.)

M. Brissel, pensionnaire de deuxième année, voulant peindre une académie, a pris pour prétexte *le Fils de Priam, tué par Achille au siége de Troie*. M. Lebouy a représenté un jeune berger, un pasteur de Virgile courtisant une jeune bergère, et lui répétant ces vers d'André Chénier :

Ma belle Pammyrhis, il faut bien que tu m'aimes;
Nous avons mêmes yeux; nos âges sont les mêmes.

L'inexpérience d'un pensionnaire de première année est sensible dans cette peinture qui a toutefois le charme d'une simplicité naïve.

M. Lanoue, paysagiste de première année, a bizarrement implanté une scène du *Nouveau Testament* dans un site des Etats romains. Après avoir retracé une *Vue de la route d'Albano à Striccia*, il y a placé les *Saintes femmes au tombeau de Notre-Seigneur*, comme si de lourds massifs d'arbres européens, et une grotte creusée dans les flancs d'un verdoyant coteau, pouvaient représenter les âpres rochers et la végétation brûlée du Golgotha.

Œdipe aveugle de Thèbes, premier Grand-Prix de Peinture, par M. Damery.

L'envoi de sculpture ne se compose que de trois morceaux : *l'Empereur Commode aux jeux du Cirque*, ébauche sans conséquence de M. Vilain (pensionnaire de quatrième année) ; une copie en marbre du *Mars* de la villa Ludovisi, par M. Godde, élève de première année, et *Oreste poursuivi par les Furies*, statue en marbre par M. Chambard, élève de cinquième année. Cette grande figure en pied n'est pas plus un Oreste que n'importe quel autre personnage en garde contre un invisible ennemi, mais elle a des muscles bien exécutés.

M. Vauthier, élève de troisième année, graveur en médaille, n'a pas eu le temps d'achever sa *médaille commémorative des secours apportés aux victimes des inondations qui ont ravagé la France en* 1840. Les parties terminées font augurer favorablement de l'œuvre complète. Le bas-relief du même pensionnaire, *la Douleur pleurant sur la terre*, manque complétement de modelé.

Les graveurs en médaille que le gouvernement français entretient à Rome nous envoient de la sculpture en guise de médailles ; de même les graveurs ne nous donnent presque jamais de gravures ; ils se bornent à copier à l'aquarelle des tableaux des différents maîtres. C'est ce qu'ont fait cette année, avec beaucoup de soin et de talent, MM. Saint-Ève et Pollet. M. Saint-Ève, élève de deuxième année, a reproduit la *Madone* d'Andréa del Sarto, et le portrait de ce maître par lui-même, tableaux tirés de la galerie *dei Uffizzi* de Florence. M. Pollet, pensionnaire de quatrième année, a exposé de charmantes copies d'après Raphaël, Titien, Léonard de Vinci et Andréa del Sarto. Nous signalerons surtout *le Joueur de Violon* et *la Madona alla seggiola*, d'après les originaux de Raphaël, qui sont, l'un dans la galerie Pitti de Florence, l'autre dans le palais Sciarra de Rome.

Deux architectes seulement ont satisfait à leurs engagements envers l'Académie des Beaux-Arts. M. Picard, élève de première année, a trouvé une excuse trop légitime dans une grave indisposition ; M. Ballu, de deuxième année, n'a pu obtenir à temps l'autorisation de pénétrer dans un couvent de femmes où sont enclosés les ruines qu'il se propose d'étudier. M. Lefuel, de troisième année, n'a terminé que quinze dessins sur vingt qu'il avait promis de livrer. Ces lavis, exécutés avec soin, représentent des portions de l'arc de Septime Sévère, des temples de la Concorde et de Jupiter Tonnant, du portique des douze grands dieux et du Tabularium, édifice antérieur aux empereurs, où se gardaient les actes publics et les sénatus-consultes, gravés sur des tables de bronze. M. Guenepin, de cinquième année, a présenté, à titre de projet d'*Hôtel des Invalides de la marine*, un entassement confus de toitures, de dômes et de pavillons. L'Académie attendait du même artiste une *restauration des thermes de Titus* ; mais ce travail, commencé depuis deux ans, nécessite des fouilles considérables qu'il a été impossible d'achever.

L'Académie des Beaux-Arts n'a pas cru devoir accorder cette année le premier grand prix de composition musicale.

Un second prix seulement a été décerné à M. Henri-Louis-Charles Duvernoy, élève de M. Halévy.

Sa cantate a été exécutée par mademoiselle Lavoye, MM. Alexis Dupont et Bouché, soutenus par un excellent orchestre, que dirigeait M. Battu, lieutenant en premier de M. Habeneck à l'Opéra. Ce morceau a paru généralement d'une longueur démesurée. Le jeune auteur n'avait pas sans doute répandu sur son œuvre assez de variété.

Son instrumentation est en général bien traitée ; il est bon harmoniste. Comment un élève de M. Halévy ne le serait-il pas? Comme mélodiste, il est beaucoup plus faible, et ses études, selon nous, doivent tendre désormais à lui faire acquérir ce qui lui manque sous ce rapport.

La composition instrumentale de M. Gounod, pensionnaire de Rome, qui a servi d'ouverture à la séance, est assez bien faite ; mais ne peut-on pas lui adresser le même reproche qu'à la cantate de M. Duvernoy?

La partie la plus longue et la plus intéressante de cette séance solennelle a été la lecture de la *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de Cherubini*. Ce travail assez long, mais fait avec soin, écrit d'un excellent style, plein d'aperçus ingénieux, et où brillent çà et là de spirituelles saillies, a constamment tenu l'auditoire en haleine, et des applaudissements unanimes ont plus d'une fois interrompu l'orateur.

Il serait superflu de suivre M. Raoul Rochette dans tous les détails de cette biographie. Tous les faits qu'il raconte sont connus depuis longtemps. Quant à l'appréciation à laquelle il se livre des travaux de Chérubini, nous ne saurions la prendre au sérieux. « Où la critique n'est pas permise, dit Figaro, il n'y a point d'éloge flatteur. » M. Raoul Rochette ne critiquant rien,—et l'on comprend que le lieu, la circonstance et sa position officielle le lui aient défendu,—ses éloges ne sont guère à discuter. Nous ne reprocherons donc pas à M. le secrétaire perpétuel d'avoir vanté la *grâce* et le *charme* des mélodies de Chérubini, et de lui avoir bravement

(Arion sauvé par un Dauphin, premier Grand-Prix de Gravure en médaille, par M. Merley.)

Envois de Rome. — Le Joueur de Violon, *fac simile* du dessin de M. Pollet, d'après Raphaël.

(Envois de Rome. — Les Lamentations de Jeremie, tableau de M. Murat.)

fait honneur de toutes les inventions de Gluck, d'Haydn et de Mozart. Mais n'est-ce pas pousser un peu loin l'hyperbole académique que d'avoir représenté Napoléon et Chérubini comme deux adversaires, deux ennemis, dont l'un fut persécuteur et l'autre victime. Quel mal Napoléon a-t-il jamais fait à Chérubini? l'a-t-il jamais entravé dans sa marche? a-t-il empêché qu'on jouât ses opéras? Pas le moins du monde. Il ne lui a point accordé de faveurs; mais à quel titre lui en aurait-il dû? A ne consulter que son sentiment personnel, la musique de Chérubini l'ennuyait; à consulter le sentiment public, les opéras de Chérubini tombaient presque toujours. Pouvait-il deviner que l'auteur de *Démophon* et de *l'Hôtellerie portugaise* ferait sous la Restauration de magnifiques *motets* et des messes sublimes? Chérubini, malgré un talent immense, que nous ne songeons pas à contester, a joué pendant la moitié de sa vie le rôle de grand homme *incompris*, et il y avait pour cela d'excellentes raisons que nous dirions à toute autre occasion qu'à celle de son oraison funèbre.

(Envois de Rome. — Oreste poursuivi par les Furies, statue en marbre par M. Chambard.)

ROMANCIERS CONTEMPORAINS. — CHARLES DICKENS.

## Un Journal américain. — Intérieur d'une Pension bourgeoise.

( Suite — Voir t. II, p. 26 et 58 )

(Intérieur du bureau du *Rowdy*, journal américain.)

« M. Jefferson Brick, ici présent, monsieur, dit le colonel en remplissant son verre et celui de Martin, et passant la bouteille à son collaborateur, va nous donner, au lieu d'un *toast* de la vieille Europe, un *sentiment* de la jeune civilisation.

— Puisque vous en appelez à moi, s'écria le foudre de

guerre, je répondrai. Buvons au Rowdy et à tous ses frères de la Presse, puits de Vérité, dont l'onde noire (délicate allusion à l'encre d'imprimerie) est cependant assez transparente pour réfléchir brillantes les glorieuses destinées de mon immortelle patrie!

— Écoutez! écoutez! s'écria le colonel. Vit-on jamais style plus riche en métaphores, plus fleuri?

— Non, en vérité, dit Martin.

— Voilà le *Rowdy* du jour, monsieur, reprit l'éditeur américain, lui tendant le journal. Lisez-le! vous y verrez Jefferson Brick à son poste, à l'avant-garde de la civilisation humaine, de l'incorruptibilité morale. »

Le colonel s'était de nouveau hissé sur la table, et de ce poste avancé, lui et son collaborateur vidèrent à l'envi plusieurs verres de champagne, regardant Martin lire le journal, puis échangeant l'un avec l'autre des regards significatifs. Ils achevaient leur seconde bouteille, lorsque Martin termina la dernière colonne.

« Eh bien! qu'en pensez-vous? demanda l'éditeur.

— Mais c'est d'une personnalité qui passe les bornes, » répliqua Martin.

Le colonel parut singulièrement flatté de cette remarque et dit qu'il espérait n'avoir jamais ménagé personne.

« Nous sommes indépendants ici, monsieur, ajouta M. Jefferson, libres de faire et de dire tout ce qu'il nous plaît.

— En revanche, à en juger par ce spécimen, reprit Martin, vous avez ici nombre de gens qui, loin d'être indépendants, font le contraire de tout ce qu'il leur plairait.

— Qu'importe! il faut bien qu'ils cèdent aux instigations de la toute-puissante Institutrice des Masses. Ils bronchent parfois; mais, tout compté, nous maintenons le grappin, et notre empire sur la vie publique et privée des citoyens est aussi absolu que celui....

— Du blanc sur le nègre, suggéra M. Brick.

— Po-si-tivement, ajouta le colonel.

— Oserais-je vous demander, dit Martin, non sans hésiter un peu (un passage de votre journal provoque ma question), oserais-je vous demander si l'Institutrice des Masses ne se permet pas quelquefois..... en vérité, je ne sais comment nommer poliment la chose..... bref, n'aurait-elle pas recours aux falsifications, aux faux? Par exemple, poursuivit-il, trouvant un encouragement dans l'aisance et le calme de ses auditeurs, ne lui arrive-t-il pas de publier de fausses lettres, avec l'attestation solennelle qu'elles ont été récemment écrites par des hommes vivants?

— Oui, monsieur, répliqua le colonel, cela se fait.

— Et ce public éclairé, les Masses, que font-elles? demanda Martin.

— Elles achètent, répliqua le colonel riant aux éclats, tandis qu'un sourire approbateur passait sur la figure de M. Jefferson.

— Oui, vraiment, elles achètent, lisent, et par centaine de mille exemplaires, continua l'éditeur; nous sommes de rusés gaillards, nous autres, et nous savons apprécier la finesse.

— Est-ce que, par hasard, en Amérique, lin serait le synonyme de fourbe? demanda Martin.

— Et quand cela serait? dit le colonel; les termes varient avec les points de vue. Vous ne pouvez mettre la main au plat dans votre vieille Europe; nous le pouvons, nous.

— Et vous le faites, pensa Martin, sans la moindre cérémonie.

— D'ailleurs, reprit le colonel en se penchant en et faisant rouler la troisième bouteille vide dans un coin près de ses sœurs, laissant de côté les vocabulaires, je présume que l'art de forger des lettres n'est pas de notre création.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Non plus que nous n'avons inventé toutes les autres espèces de ruses.

— Inventé! non, je ne dis pas.

— Eh bien! puisque tout cela nous vient de la vieille Europe, que la vieille Europe en réponde, et brisons là-dessus. Maintenant, si vous voulez bien prendre les devants avec M. Jefferson, je fermerai la porte. »

Martin suivit le collaborateur chargé du département de la guerre, qui le précédait majestueusement dans l'escalier tortueux. Le colonel vint ensuite, et tous trois cheminèrent ensemble, l'Anglais entretenant à part lui quelques doutes, et se demandant si sa propre dignité n'exigeait pas qu'il administrât quelques coups de pied au colonel, pour punir ce drôle d'avoir osé l'aborder, ou s'il entrait dans les choses possibles que cet homme et son journal fussent au nombre des appuis sérieux de cette terre régénérée.

Du reste, il était évident que le colonel, heureux et fier de la position qu'il s'était faite et de sa profonde intelligence des sympathies populaires, se souciait fort peu de ce que Martin ou tout autre penserait de lui. Ses denrées, fortement épicées pour la vente, se vendaient bien. Ses milliers de lecteurs ne pouvaient pas plus lui reprocher leur goût pour cette littérature fangeuse qu'un gourmand ne peut rendre son cuisinier responsable de ses appétits brutaux.

Apprendre qu'un homme de sa trempe n'aurait pu se pavaner ainsi en sûreté dans les rues d'aucune ville de l'Europe, eût été pour le colonel un triomphe. Il eût déduit de cette assurance la parfaite harmonie de ses travaux avec le goût du jour, s'admirant lui-même comme un des types nationaux de l'indépendance américaine.

Ils firent plus d'un mille dans une belle et large rue, appelée *Broadway*, et qui, au dire de M. Jefferson, « donnait les étrivières au monde entier. » Tournant enfin dans une des nombreuses rues de traverse, ils s'arrêtèrent devant une maison de mesquine apparence. Un petit perron conduisait à une petite porte verte, et de chaque côté la rampe était ornée de petits ornements blancs et lisses, pareils à une pomme de pin pétrifiée. Sur une petite plaque oblongue de même métal on lisait le nom de « Pawkins » gravé au-dessus du marteau. Quatre cochons errants contemplaient les passants du haut de l'estrade.

Le colonel frappa à la porte de l'air d'un homme qui rentre chez lui : une servante irlandaise mit le nez à la fenêtre la plus haute pour *reconnaître*, et pendant son voyage du premier au rez-de-chaussée, les cochons se recrutèrent de deux ou trois amis de la rue voisine, et se coucherent de compagnie dans le ruisseau.

« Le major y est-il? demanda le colonel en entrant.

— Lequel, monsieur?... Le maître? répliqua la servante avec une hésitation qui prouvait que les majors étaient en *majorité* dans la maison.

— Le maître? dit le colonel Diver, s'arrêtant tout court et se retournant vers son collaborateur du département de la guerre.

— O flétrissantes institutions de l'empire britannique! dit Jefferson Brick. Maître!

— Qu'y a-t-il d'étonnant dans ce mot? demanda Martin.

— De l'entendre prononcer ici, monsieur, sur la terre de la liberté! dit Jefferson Brick. J'espère qu'il n'y sortira jamais que de la bouche de quelque créature avilie, quelque *aide-ménage*, aussi novice aux bienfaits de notre forme de gouvernement que l'aide que voilà. Il n'est point de maître ici.

— Tous sont propriétaires alors? » reprit Martin.

M. Jefferson Brick s'abstenant de répondre, marcha sur les traces du *Rowdy* incarné. Ainsi fit Martin, se disant à part lui, tout le long de la route, que le citoyen libre et indépendant qui peut condescendre à reconnaître pour chefs de pareils hommes, se fait de la liberté une moins noble image que le serf russe qui, la nuit, rêve d'elle sur le four qui lui sert de lit.

Le colonel introduisit ses compagnons dans une arrière-salle du rez-de-chaussée, vaste, bien éclairée, mais des moins confortables. Entre les quatre murs blancs s'étendait un misérable tapis : une table à manger de dimensions démesurées régnait d'un bout à l'autre, et l'assortiment de chaises à fond de canne dispersées çà et là dissimulait mal la nudité du lieu. A l'extrémité de cette salle de festin se trouvait un poêle flanqué des deux côtés d'un immense crachoir en cuivre, et fait de trois petits tonneaux de fer superposés l'un à l'autre au dessus d'un garde-cendre, et réunis d'après le principe d'union des jumeaux siamois. Devant le poêle un gros homme, étendu dans une *berceuse*, se balançait en avant et en arrière, s'amusant à cracher tour à tour dans le crachoir de droite et dans celui de gauche. Un jeune nègre, vêtu d'une sale veste blanche, se hatait d'aligner sur la table deux longues files de couteaux et de fourchettes, dont l'uniformité n'était rompue de distance en distance que par des cruches pleines d'eau. Le négrillon voyageait péniblement de haut en bas, de long en large, tirant et unissant de ses mains sales la nappe plus sale encore, dont les plis et les taches rappelaient le déjeuner. L'atmosphère, que la chaleur du poêle rendait suffocante, épaissie encore par les vapeurs nauséabondes qui s'échappaient de la cuisine, et par les exhalaisons de tabac flottant dans l'air, était tout à fait intolérable pour un étranger.

Le gros homme dans la berceuse tournait le dos à la porte; tout absorbé par son passe-temps intellectuel, il ne s'aperçut de l'arrivée des nouveaux venus que lorsque le colonel marcha droit au poêle. Le major Pawkins, car c'était lui, leva la tête, et dit de l'air las et endormi d'un homme qui aurait veillé toute la nuit, air que Martin avait déjà remarqué dans le colonel et dans M. Jefferson Brick :

« Eh bien! colonel?

— Voilà un gentilhomme fraichement débarqué d'Angleterre, major, qui est disposé à se caser ici si les *dédommagements* à offrir pour le logement et la table lui conviennent.

— Fort aise de vous voir, monsieur, répliqua le major, échangeant une poignée de main avec Martin, sans qu'un muscle de son visage remuât; vous vous trouvez bien, j'espère?

— On ne peut mieux, dit Martin.

— De votre vie vous n'avez chance de vous trouver aussi bien que dans notre pays, reprit le major. Vous y verrez du moins briller le soleil.

— Je crois me rappeler l'avoir vu briller parfois en Angleterre, dit Martin avec un sourire.

— Je ne le crois pas, » répliqua le major avec une indifférence stoïque, il est vrai, mais d'un ton péremptoire qui n'admettait pas le doute. Ayant ainsi tranché la question, il mit son chapeau un peu de côté pour se gratter plus commodement la tête, et salua M. Jefferson Brick d'un air assoupi.

Le major Pawkins, originaire de la Pensylvanie, se distinguait par la grosseur de son crane et le vaste développement de son front jaune, avantages qui lui valaient dans les cabarets, cafés et autres lieux de rendez-vous le renom d'une immense sagacité. Il avait l'œil terne, s'exprimait avec lenteur et lourdeur, et était de ces gens qui, mentalement parlant, tiennent de la baleine et prennent autant de place et de temps pour se retourner. Mais en trafiquant de son mince capital de sagesse, il avait pour principe invariable de mettre en montre le tout et au delà, ce qui contribuait puissamment à lui valoir l'admiration de la foule, sans en excepter même celle de M. Jefferson Brick, qui murmura à l'oreille de Martin :

« Un des hommes les plus remarquables de notre patrie, monsieur! »

L'exposition perpétuelle de tout ce qu'il avait de sagesse à vendre ou à louer, ne constituait pas le seul titre du major à la sympathie de ses compatriotes. C'était de plus un politique consommé. Le premier article de son credo, en tout ce qui touchait à la bonne foi publique, à l'intégrité, à la probité nationale, pouvait se résumer ainsi : « Passez-moi un bon trait de plume sur tout cela, et recommençons de plus belle. » Cet axiome en avait fait un patriote. En affaires commerciales, c'était un hardi spéculateur. A parler net, il avait un génie de premier ordre pour duper son monde. Personne n'était plus habile à fonder une banque, à négocier un emprunt, à former une compagnie de défrichement, inoculant la rame, la peste et la mort à des centaines de familles. Aussi passait-il pour entendre admirablement les affaires. Il pouvait discuter, douze heures durant, des intérêts de la nation avec la plus imperturbable monotonie, chiquant tout le temps plus de tabac, fumant plus de cigares, buvant plus de rhum, de julep à la menthe et de vin qu'aucun autre membre de son club; ce qui lui avait valu le renom d'orateur et d'homme populaire. En un mot, le major, devenu un personnage important, pouvait d'un moment à l'autre être porté par le flot populaire à la députation de l'Etat de New-York, et plus tard, peut-être, au congrès, à Washington même. Mais comme la prospérité particulière d'un homme n'est pas toujours au niveau de son dévouement patriotique, et comme les transactions frauduleuses ont des hauts et des bas, le major s'éclipsait parfois derrière un nuage. De là venait que madame Pawkins tenait pour l'instant une pension bourgeoise, tandis que son héroïque époux mangeait, dormait, se berçait et chiquait, par manière de passe-temps.

« Vous êtes venu visiter notre pays, monsieur, dans une saison où le commerce est au abois, dit le major.

— A l'époque d'une crise tout à fait alarmante, reprit le colonel.

— Lors d'une stagnation sans précédent, ajouta M. Jefferson Brick.

— Je suis fâché d'apprendre que les choses aillent si mal, répliqua Martin. Cela ne durera pas, j'espère. »

Martin était encore assez peu au fait des usages de l'Amérique, sinon il aurait su qu'à en croire chaque citoyen, chaque individu, le pays est toujours dans un état de crise, toujours réduit aux abois, toujours défaillant, quoique les mêmes gens, en corps, soient prêts à jurer sur l'Évangile, à toute heure de jour ou de nuit, que sur la face du globe il n'est pas une contrée plus prospère, un pays plus florissant.

« J'espère que cela ne durera pas, répéta Martin.

— Il faudra bien marcher d'une façon ou de l'autre, reprit le major, et nous nous en tirerons, après tout.

— Le sol de notre patrie est élastique, dit l'éditeur du *Rowdy*.

— Nous sommes le jeune lion, ajouta M. Jefferson Brick.

— Nous avons en nous-mêmes des principes de vie et de force, fit observer le major. Si nous prenions un petit-verre d'absinthe avant dîner, colonel; qu'en dites-vous? »

Le colonel ne demandait pas mieux, et le major proposa de se réunir au cabaret voisin. Il renvoya Martin à madame Pawkins pour qu'il eût à s'entendre avec elle des dédommagements à offrir pour la table et le logis, le prévenant qu'il aurait bientôt le plaisir de voir cette dame au dîner, car on le servait à deux heures, et les trois quarts étaient sonnés. Se rappelant alors qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour se réconforter par le petit-verre d'amer, il sortit, laissant aux autres la liberté de le suivre.

Quand le major, se levant de sa berceuse, déplaça, par ce mouvement, une certaine masse d'air, toutes les odeurs qui se combattaient furent absorbées dans une immense exhalaison de tabac. Martin s'y déroba au plus vite, et regardant cheminer son hote dans sa majestueuse corpulence et son apathique lenteur, il ne put s'empêcher de le comparer à quelque gigantesque plante parasite croissant sur le sol vierge de la république, pour s'engraisser à ses dépens.

Ils rencontrèrent d'autres végétaux de la même famille au cabaret voisin, entre autres un gentilhomme prêt à partir pour un voyage d'affaires, d'environ six mois, dans l'Ouest : il ne parlait que de millions, de défrichements, de villes à fonder, et avait pour tout bagage un chapeau de toile cirée et une petite valise de cuir jaune-pâle, comme celle de certain voyageur qui avait fait la traversée de l'Atlantique dans le *Sérieux*.

Ils revenaient à pas comptés, Martin donnant le bras à M. Jefferson, et le colonel et le major marchant côte à côte, lorsqu'à cinquante pas de la maison ils entendirent le son bruyant d'une grosse cloche. Aussitôt le colonel et le major s'élancèrent en avant, franchirent les marches, encombrèrent le perron, et poussant la porte entrebaillée, se précipitèrent dans l'intérieur comme deux échappés de l'hôpital des fous. De son côté, M. Jefferson Brick, dégageant rapidement son bras de celui de Martin, prit son élan dans la même direction et disparut.

« Bon Dieu! pensa Martin, le feu est au logis!... c'est sûrement le tocsin! »

Mais il ne voyait ni feu ni flamme, rien qui annonçât un incendie. Comme il glissait sur le pavé boueux, trois autres personnages courant à toutes jambes débusquèrent d'une rue voisine, l'anxiété et l'agitation peintes sur le visage, se coudoyèrent le long des marches, butterent un moment à qui aurait le passur l'autre, puis se jeterent dans la maison, ne formant plus qu'un amas confus de jambes et de bras. Dans l'anxiété du doute, Martin se mit à courir à son tour; mais il fut dépassé et presque renversé par deux survenants qui semblaient avoir perdu la tête, tant leur exaltation était grande.

« Qu'y a-t-il? — Où est-ce? s'écria Martin hors d'haleine, s'adressant au nègre qu'il trouva dans le vestibule.

— Par la! dans la salle à manger, monsieur; mais vous pas prend'peur; le colonel avoir gardé une place à vous, tout contre lui.

— Une place! s'écria Martin.

— Oui, pour *la* dîner, monsieur! »

Martin le regarda d'un air effaré, puis partit d'un grand éclat de rire; sur quoi le nègre, autant par bonne humeur naturelle que dans le désir de lui être agréable, rit aussi jusqu'à ce que ses dents blanches brillassent, au milieu de sa face noire, comme un sillon lumineux.

« Sur ma foi, tu es de beaucoup le plus social de camarade que j'aie rencontré ici, dit Martin, lui donnant une tape amicale sur le dos, et tu m'ouvres mieux l'appétit que tous les amers du monde! »

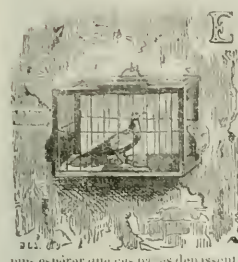
Il fit alors son entrée dans le salon et se glissa discrètement sur la chaise que le colonel (qui avait déjà plus d'à moitié dîné) gardait pour lui, avant pris la sage précaution de la coucher le dos contre la table.

# MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non.
— Ce livre n'est pas pour toi.

## CHAPITRE XI.

### LA PRISONNIÈRE.



Et Marguerite?

Heureux de ce monde, si ce récit tout entier n'est pas fait pour vous, ce chapitre, qui ne roule que sur des souffrances solitaires, vous convient encore moins, et vous ne sauriez le comprendre. Mais celui qui souffre, celui qui a souffert, sauront m'entendre et compatiront aux malheurs de Marguerite.

Nul peut-être parmi mes lecteurs (car je ne puis espérer que ces pages dépassent de beaucoup l'enceinte de Milan), nul d'entre eux n'est passé sur le pont de la porte Romaine sans jeter un coup d'œil sur la maison qu'on voit à droite et qui porte des bas-reliefs représentant la réédification de

Milan par les alliés lombards. Ces sculptures, témoignage de la grossièreté d'exécution qu'on apportait dans les beaux-arts au douzième siècle, ornaient la porte de la muraille, bâtie et percée de deux arches, précisément au temps de la ligue

lombarde. A l'endroit où s'élève aujourd'hui la maison dont nous venons de parler, Luchino avait élevé une forteresse qui s'étendait fort au loin sur les bords de la rue del Terragio et du fossé des remparts. A l'époque où les événements de notre histoire se passent, cette forteresse n'était pas encore terminée, et il n'y avait d'achevé qu'une tour très-élevée.

Ce fut dans les étages supérieurs de cette tour qu'on enferma Marguerite. La chambre qu'on lui avait destinée n'avait rien de cette sordide saleté qui est un premier châtiment infligé par ce qu'on nomme la justice à l'homme qui n'a point encore été jugé coupable. Une petite fenêtre lui permettait de voir à travers les barreaux de fer le faîte des maisons de la ville. Elle s'apercevait encore de la vie qui s'agitait autour d'elle; elle entendait encore les cloches, les cavalcades, le

fracas des ateliers; elle voyait le ciel, le soleil, la verdure, faibles dédommagements pour un cœur qui avait tout perdu, dédommagements toutefois aux yeux de celui qui en connaît le prix immense, lorsque les raffinements de la cruauté lui ont prouvé tout ce qu'il y a d'intolérable à en être privé.

Elle était donc là solitaire, arrachée à toutes les habitudes de sa vie, à la liberté de ses occupations et de ses loisirs. Il lui fallait demeurer sous la puissance de gens inconnus, dont elle n'entendait jamais une parole de compassion, dont elle n'avait jamais reçu un regard pitoyable; là, chaque bruit est une main glaciale qui lui serre le cœur, chaque retentissement des verrous un coup de poignard!

Et pourquoi ce supplice? Une profonde obscurité lui voile toute chose. Et que sont devenus tous ceux qui lui sont chers? Ah! les larmes qui n'avaient point coulé lorsqu'elle ne contemplait que ses propres malheurs, dès qu'elle reportait sa pensée sur son fils et sur son époux, s'échappaient à torrents

de ses yeux désolés. Frémissante, elle cachait sa tête dans ses mains et se précipitait à genoux en poussant des cris de désespoir. Puis, c'était une alternative de calme et de délire, d'espérances et de douleurs, de réflexions courageuses et d'abattement profond, rêves heureux ou terribles, qui, au cliquetis des chaînes ou au grincement des clefs, s'évanouissaient, pour rappeler l'infortunée au sentiment de la sombre réalité.

Pendant que Marguerite était ainsi abandonnée à ses souffrances, Luchino dit un jour, en souriant, au bouffon, son compagnon inséparable :

« Eh! Grillincervello, te souvient-il de la belle dame que je te montrai naguère sur la terrasse à la *Balla*, et que tu me dis...

— Que ce n'était pas avoine pour tes dents, répondit le fâcheux.

— Sais-tu où elle est? reprit le prince.

— En cage, je le sais.

— Donc?

— Hum! prenez garde, répliqua le bouffon, que ce donc ne soit un peu prématuré. Combien de fois n'ai-je pas vu sur votre plat quelque friand morceau qui me faisait venir l'eau à la bouche, et pour cela pouvais-je y mettre la dent? C'était beaucoup pour moi d'en savourer l'odeur. »

Luchino sourit et ajouta : « Va, bouffon, et dis au geôlier que je le mande en ma présence. »

Alors l'étiquette était moins raffinée qu'elle ne l'a été depuis; aussi bien que l'astrologue et le fou, le geôlier et le bourreau fusaient partie de la cour. Aussi ne doit-on point s'étonner de voir s'établir des relations directes entre le souverain et le gardien de la prison de Milan.

Le geôlier de Marguerite, ou le nommait Macaruffo Lasagnone, était un grand benêt, long, large, flasque, à la peau toute tachetée; ses yeux louches étaient comme enfouis sous l'arc de ses sourcils aux poils rudes; ses cheveux roux s'é-

parpillaient sur son front et formaient comme un cadre singulier à la petite partie de ses traits que ne cachait point une barbe sale et touffue. Toute sa physionomie était à donner des nausées et à faire peur. Il était né dans le Bergamasque, mais las de travailler comme ses bons compatriotes, il entra dans les rangs des *giorgi*, et prit part à leurs dévastations. Mais comme il n'était pas assez courageux pour bien réussir dans ce métier de bandit, il ne tarda pas à tomber entre les mains du capitaine de justice.

Un autre eût été pendu. Ce fut l'origine de sa fortune. Il dénonça si bien et donna de si bons renseignements contre ses anciens camarades, que Lucio le prit sous sa protection, et voyant ce museau rébarbatif et cette âme plus dure encore, il en fit d'abord un argousin, puis il le nomma gardien de la tour de la porte Romaine.

Lâche avec ses supérieurs, intraitable à l'égard de ses subordonnés, il ne fut point désarmé par la douceur inaltérable de Marguerite, et se plut à lui faire subir ces mille petits supplices, ces tortures journalières qui aggravent si lourdement les grandes infortunes.

Pour en donner un exemple, je raconterai, sans avoir égard à la dignité de l'histoire, cette minutieuse circonstance. Un jour (c'était dans les jours de mai), Lasagnone entra dans la prison avec une belle rose à l'oreille. Une fleur, ce frais coloris, ce rougissant éclat, éveillèrent mille tendres idées dans l'âme de Marguerite. Saisie d'un innocent désir et montrant la rose avec une douce émotion : « Donnez-la-moi, dit-elle au geôlier.

— Ah! oui! elle vous plaît, » répondit le butor. Il prit la rose entre ses doigts, la respira lourdement, fit semblant de l'offrir à l'infortunée, puis la retirant tout à coup, et ricaneulant, il la jeta par la fenêtre; puis, souriant comme d'une bonne plaisanterie, il s'en alla.

Ce n'est rien sans doute. Mais le coup porta cependant; Marguerite se souvint de cette grossièreté, et lorsqu'elle put s'épancher avec un confident, elle la rappela plutôt que cent autres injures.

Grillincervello introduisit Macaruffo dans l'appartement du prince, de préférence à tous ceux qui attendaient le bon plaisir de son audience, et faisant sonner ses sonnettes, il imitait malignement le bruit des clefs qui résonnaient à chaque pas de Macaruffo. Et comme celui-ci, le béret en main, se rapetissait dans un coin de la porte, faisait de grands saluts en tirant de grandes jambes, le bouffon lui disait en lui donnant des coups : « Prends donc garde, grossier manant, de ne pas déchirer le tapis : il vient de Damas, et tu me le paierais avec un morceau aussi large de ta peau. »

Luchino lui demanda des nouvelles de Marguerite et ce qu'elle disait de lui. Le geôlier s'épuisa en révérences, en seigneuries, en sérénissimes, et ne sut que répondre, parce qu'il ne pouvait deviner sur l'impassible visage du prince s'il fallait que Marguerite eût dit du mal ou du bien ou n'eût rien dit de son seigneur. Enfin, Luchino dit au geôlier : « Dorénavant, que son sort soit adouci. Tu viendras chaque jour à midi chercher un plat de ma table pour le lui porter, et tu lui diras que le prince se souvient d'elle. »

Grillincervello montrant le geôlier à Luchino, lui dit :

« Lasagnone mériterait son nom de Lourdaud au superlatif, s'il ne se rendait la gorge plus onctueuse avec ce plat, et s'il ne vous donnait à entendre que la dame en devient plus grasse et qu'elle vous en rend grand merci.

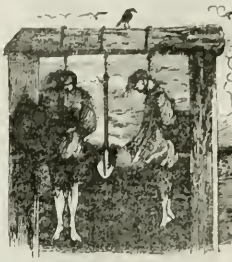
— Il pourrait se faire, répondit Visconti avec un grand éclat de rire, il pourrait se faire que ce plat lui fît le même profit que le lièvre de l'autre jour à celui qui le mangea. »

Il faut savoir que la veille on avait pris un malheureux qui avait eu l'impardonnable audace de tuer un levraut. Le prince avait froidement décrété que le délinquant mangerait la bête toute crue, avec les os et la peau tout entière. La sentence fut exécutée, et il en mourut.

Grillincervello comprit l'allusion, et s'écriant : « Dieu garde les chiens de pareils morceaux! » il congédia Macaruffo avec un coup de pied. Celui-ci souhaitait entre ses dents que le déjeuner de ce bouffon bavard fût empoisonné, parce qu'il avait éventé ses desseins sur les plats et la cuisine princière.

## CHAPITRE XII.

### LES MALHEURS S'AGGRAVENT.



Il arriva que le jour suivant, à l'heure où Lasagnone avait coutume d'apporter à Marguerite un pain, une écuelle de soupe et un broc d'eau fraîche, il parut devant elle avec un visage plus agréable et semblable à un ours faisant des cérémonies. C'était pour obéir à celui qui aurait également obtenu son obéissance s'il lui eût dit : « Laisse-la mourir de faim. » Lorsqu'il eut déposé par terre le vase d'eau et arrangé la portion congrue, comme quelqu'un qui veut mettre en goût d'une chose inattendue, il disait : « Qu'y a-t-il après? Qu'y a-t-il de friand pour votre seigneurie? » Puis tout doucement, j'allais dire avec dévotion, il allait relevant les plis d'une serviette, et on vit apparaître un ragoût fumant. Il aspira l'odeur avec ses narines, comme un limier qui flaire le gîte dans la forêt, et, mettant la main sur son cœur, il s'écria : « Oh! que c'est bon! » Puis il mit le plat devant l'infortunée, qui, à ces grâces si insolites et si grotesques, à cette voix si étrangement adoucie, si disgracieusement courtoise, ne répondait que par un mélancolique sourire. « Ceci, ajouta-t-il, est envoyé à votre seigneurie par l'illustrissime seigneur Luchino, notre maître et le maître de tout Milan; il dit qu'il lui en enverra tous les jours, qu'il veut qu'elle soit traitée à l'égal de lui-même, et il a dit qu'il se souvenait de votre seigneurie. »

Cette amélioration dans la conduite de son oppresseur fut loin d'apporter quelque consolation à Marguerite. Elle sentit que ces procédés cachaient un piége, et elle vit s'ouvrir devant son imagination toute une série de souffrances nouvelles et d'autres martyres. Elevant donc au ciel un regard plein de larmes, elle laissa involontairement échapper ces mots de sa poitrine : « Seigneur, je me recommande à vous! »

Puis se retournant vers Macaruffo et repoussant doucement le plat qu'il lui présentait : « Non, dit-elle, non; ces mets délicats ne s'accordent point avec ma position. Ce pain et cette soupe suffisent à soutenir ma vie. Trouvez, de grâce, un pauvre, quelque infirme que vous saurez le plus nécessiteux, donnez-lui ce plat, et recommandez-lui de prier pour moi.

— Comment, vous n'en voulez pas? s'écria Lasagnone stupéfait, et déjà transporté de l'espoir d'en faire son profit; mais sentez, sentez donc! c'est un parfum! c'est un pâté de beccfigues engraissés, c'est tout lard. Ah! c'est bon! un morceau à faire revenir un mort.

— Tant mieux, répliquait Marguerite; le pauvre le mangera avec plus de plaisir.

— Ma... ai... ais, reprit Lasagnone d'un air sérieux et contrit, le seigneur prince a ordonné de vous le donner à vous, à vous-même, ou qu'il m'arriverait des malheurs. Il m'a fait une menace... que le Seigneur veuille m'en garder!

— Le prince ne le saura pas. J'accepte; c'est comme si je l'avais mangé. Et destinez le plat, je vous prie, à l'usage que je vous ai dit.

— Donc, il faut le donner à un pauvre? poursuivit le geôlier.

— Oui, et qu'il prie pour ceux qui souffrent, et aussi pour ceux qui font souffrir.

— Un bon dîner à votre seigneurie! » s'écria Macaruffo, et tirant son béret avec une reconnaissance insistée, il tira la porte après lui, et s'en allait si content qu'il croyait rêver. Il n'était pas à la moitié de l'escalier, qu'il s'assit en posant le plat sur ses genoux; il se mit à l'engloutir avec avidité. Dans l'extase de sa gourmandise, il se lamentait de la petite quantité de beccfigues contenue dans l'assiette; léchant ses doigts, ses lèvres, sa barbe, le plat, il enviait presque à l'air environnant les émanations qu'il lui avait ravies.

Le jour suivant, Luchino monta à cheval et vint à la prison. A son arrivée, le pont se baisse, les gardes crient, les gardes accourent, une obséquiosité inverselle, tout le monde s'apprête à obéir à son moindre signe; et tout cela, pourquoi? parce qu'il a le nom de maître.

Gonflé de tant d'hommages, ivre de l'obéissance générale, de la commune bassesse, il se retire dans un appartement qu'il s'était préparé dans cette tour comme un refuge contre la première fureur d'un mouvement populaire. Pendant qu'un page détache son armure, il ordonne qu'on aille chercher Marguerite.

Luchino l'attendait sur un fauteuil à sculptures dorées. Ses yeux, pleins de vivacité, éclairaient un visage d'une beauté mâle, et la maturité de l'âge avait gravé d'une manière ineffaçable les rides d'abord creusées par la colère et l'orgueil. Une riche chevelure descendait en anneaux de sa tête nue sur ses larges épaules, et ses regards fixés sur la porte exprimaient un mélange de honteux désirs et de vengeance satisfaite.

Marguerite comparut devant lui dans un vêtement de couleur brune et modeste, mais qui, dans ses plis et son arrangement, révélait les habitudes élégantes de la femme gracieuse qui, en d'autres temps, arrachait à ceux qui la voyaient un cri d'admiration. Depuis lors, combien elle avait changé! Cependant, au milieu des ravages de la douleur, si

beauté était encore plus attrayante que ne l'eût souhaité Marguerite, afin d'échapper aux criminels désirs de son oppresseur. Luchino salua courtoisement l'infortunée et lui dit :

« En quel état je vous revois, madame !

— Dans l'état, reprit Marguerite, où il a plu à votre sérénité de me réduire.

—Voilà ! s'écria Luchino, voilà ! Dès les premiers mots, une parole hautaine et superbe. Les malheurs n'ont donc point abaissé votre orgueil? Pourquoi ne pas reconnaître plutôt vos erreurs? pourquoi ne pas dire : « Je suis dans l'état où m'ont entraînée mes folies et celles d'autrui. Elles sont bien fortes, madame, elles sont bien puissantes, les raisons qui m'ont réduit à renfermer dans ces murs une personne pour laquelle vous savez combien j'ai d'estime et... d'affection. »

Elle répondait : « S'il est vrai, ô prince, que vous m'aimez, pourquoi ne pas vous rendre à ma prière, la première et la dernière peut-être que je vous adresse? Sauvez mon époux ! sauvez mon fils ! » Et se jetant aux pieds de Luchino, elle lui embrassait les genoux et répétait avec toute l'éloquence d'une beauté innocente et malheureuse : « Sauvez-les !

— Oui, répondait-il, leur sort est entre vos mains. Vous savez le moyen de les sauver. Moins d'orgueil de votre part, et je les sauve, et je vous les rends. »

La crainte que les objets de son amour ne fussent déjà victimes de l'inimitié de Luchino avait toujours torturé Marguerite. Je ne saurais dire si c'était avec réflexion qu'elle avait adressé à Luchino cette prière, pour découvrir la vérité; mais quand la réponse lui donna l'assurance qu'ils étaient vivants, elle laissa éclater les transports de sa joie. « Quoi ! s'écria-t-elle, ils vivent donc encore ! ô prince ! ô monseigneur, rendez-les-moi, ils sont innocents... Je suis seule coupable : punissez-moi; mais mon fils, mais Pusterla ! Oh ! monseigneur, je vous en prie avec autant d'ardeur que vous en mettrez à prier Dieu de vous pardonner au moment de votre mort... Oh ! accordez-moi de les voir... Les voir une seule fois; et puis infligez-moi le supplice que vous voudrez ! »

Mais Luchino, honteux d'avoir laissé deviner son secret et d'avoir donné sur lui un avantage, commit de nouvelles fautes en voulant effacer la première, et il ne tarda pas à lui apprendre que Pusterla et Venturino n'étaient pas entre ses mains. Alors, la joie de Marguerite ne connut plus de bornes, et ne craignant plus rien pour les objets de sa tendresse, elle recouvra toute sa fierté et triompha des tentatives du tyran. « Tremble, lui dit-il en sortant, tu ne sais pas jusqu'où peut aller ma vengeance. » Mais Marguerite leva au ciel ses yeux pleins de cette pure sérénité qui brille comme un rayon du ciel sur le front de la vertu échappée au péril, et rendant grâce à Dieu, elle retourna dans sa prison.

Grillincervello se présenta sur les pas du prince, qui sortait de cette entrevue avec Marguerite, et, avec un impertinent sourire, voulut le railler sur sa déconvenue. Le moment était mal choisi, l'orage éclata sur le bouffon, qui, précipité du haut en bas de l'escalier de la prison, à la grande joie des courtisans, en demeura boiteux pour le reste de sa vie.

Pour faire diversion à sa sombre fureur, Luchino appela son chancelier et s'occupa avec lui des affaires de la principauté.

« Le châtelain de Robecco, dit le chancelier, donne avis qu'on a pris un berger dans les bois de votre sérénité, et qu'il y façonnait un épieu.

— Qu'on lui coupe les mains, » répondit Luchino.

Le secrétaire s'inclina et poursuivit : « Dans le bourg d'Abbiate-Grasso, où est la villa de votre magnificence, on a logé un pèlerin venant de Toscane, et quelques cas de peste se sont déclarés.

— Qu'on brûle l'auberge, le pèlerin, les hôtes et tout.

— Le connétable Sfolcada Melik écrit de Lecco qu'un de ses soldats a volé la bêche d'un laboureur.

— Qu'on le pende à côté de la bêche.

— C'est ce qu'on a fait, et on a payé la bêche au manant. Mais celui-ci est venu la nuit retirer son outil de la potence.

—Eh bien ! qu'il soit aussi pendu à la même potence, et la fourche entre eux deux.

— Votre sérénité sera obéie. Voici une lettre de Ramengo de Casale. Il vous écrit de Pise qu'il est sur la piste de la proie que votre sérénité désire prendre, et qu'il vous la livrera bientôt.

— Ah, bien, très-bien ! très à propos, vraiment ! s'écria Luchino avec un sourire de sauvage consolation.

— Il implore en outre de votre sérénité l'impunité de tous délits commis par lui ou par son fils.

— Son fils? je ne lui en connais point.

— Il se réserve de le faire connaître à votre sérénité.

— Bien, bien, oui ! expédiez-lui le bref d'impunité la plus entière, la plus absolue; mais qu'il soit prompt à me remettre entre les mains celui qu'il sait. Allez. » Et le chancelier se retira, et laissa Luchino se repaître du féroce espoir de sa vengeance.

On pense bien qu'une bonne partie des ordres cruels de cette journée retomba sur Marguerite. Non-seulement on enleva à sa table le surcroît dont elle n'avait pas profité, mais on la jeta dans un cachot souterrain, bien différent de la cellule qu'elle occupait au sommet de la tour. Macaruffo devint plus intraitable que jamais, et comme il s'était un peu adouci depuis la pitance journalière dont il se gratifiait aux dépens de Marguerite, il lui fit un crime d'avoir été privée de ce qui n'était un bien que pour lui, et lui en fit sentir sa vengeance. Cependant, privée du spectacle de la nature, privée du soleil, du ciel, de la verdure, des mélancoliques splendeurs de la lune au sein d'une belle nuit; privée de toutes les distractions que la vue de l'air libre et de la vie qui s'agitait autour d'elle pouvait lui procurer, elle était plus tranquille. Plus d'une fois Lasagnone, approchant l'oreille de la porte du cachot, dans l'espoir barbare de se repaître des plaintes de l'infortunée, n'avait entendu que les litanies qu'elle chantait d'une voix douce, comme une flûte qui résonne dans le lointain, et des prières à la Mère des affligés. Elle savait que son fils et son mari jouissaient en liberté des délices de la lumière, et son imagination calmée se plaisait à les suivre partout où ils devaient être. Ces images, chèrement caressées pendant l'oisiveté de ses jours, se reproduisaient ensuite dans le sommeil de ses nuits, et la consolaient du moins en songe. Elle souffrait, hélas ! elle souffrait encore; mais un rayon de paix avait illuminé son âme, et quelquefois elle eût paru joyeuse.

Son cachot n'avait jour que par en haut, et l'ouverture du soupirail était à fleur de terre dans une petite cour où passait une sentinelle. De temps en temps elle voyait amener quelque nouveau malheureux, et elle frissonnait; quelque autre prisonnier qu'on délivrait, et elle se réjouissait comme lui; quelque autre qui partait pour le gibet, et il lui échappait quelquefois de dire : « Au moins celui-là va mourir ! » Et ses yeux s'emplissaient de larmes, elle descendait du soupirail et priait; puis, comme si l'idée de la mort, qui cause une si grande frayeur aux heureux du monde, la consolait en l'assurant que ses maux ne seraient pas éternels, elle s'asseyait plus tranquille sur son grossier tréteau, et là elle se rappelait les jours passés, les vertueuses joies, les bienfaisances fleuries; elle pensait à ceux qu'elle aimait, à ses espérances; quelquefois enfin elle répétait les chansons qu'elle avait entendues ou répétées elle-même, lorsque, jeune fille, elle était appliquée à son travail, ou lorsque, avec ses compagnes, elle errait au printemps, cueillant des bouquets de primevères et des branches de myrte. L'été lui revenait aussi en pensée, lorsque, dans une barque, le long des rives heureuses du Vergante, elle s'abandonnait aux souffles d'une paisible brise, saluait les beautés de la nature et offrait au Créateur l'hommage d'un cœur pur et joyeux. C'étaient des cantilènes d'amour, le plus souvent des airs mélancoliques, dont la triste harmonie s'accordait mieux avec l'état de son âme. Une romance surtout lui allait au cœur; Buonvicino l'avait faite dans d'autres temps, et il avait plusieurs fois accompagné Marguerite sur le luth pendant qu'elle la chantait sur l'air qu'il avait aussi composé lui-même. La voici :

AMÉLIE.

Tu t'endors joyeuse, Amélie;
Ton bien-aimé revient enfin.
Tu le verras des l'aube amie
Du lendemain.

Le voici. Son casque splendide
A fait pâlir plus d'un guerrier.
Contre ton cœur son cœur avide
Bat sous l'acier.

O joie ! ô transport ! ô délire !
Comme pour fêter le retour,
Vous changez les pleurs en sourire,
Baisers d'amour.

Ah ! c'est un songe, une chimère,
Que lui créait un doux sommeil,
Et qui s'enfuit, ombre éphémère,
A son réveil.

Sanglant, à l'aurore nouvelle,
Ils lui présentent le cimier
Dont elle orna, la jouvencelle,
Son chevalier.

Près des rives de la patrie,
Un traître a conjuré sa mort.
Il tombe, et sa bouche flétrie
l'appelle encor.

Des beaux palais de l'autre vie,
Esprit, peux-tu franchir le seuil?
Entends-tu les pleurs d'Amélie?
Vois-tu son deuil?

O doux esprit, avance l'heure
Où, laissant le voile mortel,
Avec toi l'amante qui pleure,
Jouira du ciel.

Marguerite s'arrêtait un instant, puis répétait :

O joie ! ô transport ! ô délire !
Comme pour fêter le retour,
Vous changez les pleurs en sourire,
Baisers d'amour !

Après quelques moments d'un silence pensif, elle se reprenait à chanter :

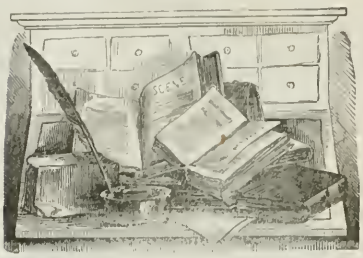
Ah ! c'est un songe, une chimère,
Que lui créait un doux sommeil,
Et qui s'enfuit, ombre éphémère,
A son réveil.

A qui pensait-elle? Quels étaient ses souvenirs ?

Un jour, aux approches de la nuit, ses chants furent interrompus par un piétinement inusité dans la petite cour. C'était un mélange de rires ironiques, d'insultes et de plaintes plus douces qu'on n'a coutume d'en entendre parmi les prisonniers. Le cœur de l'infortuné est toujours ouvert à la crainte. Avec l'anxiété d'une colombe qui a vu le coucou contempler son nid fécond, Marguerite se lissa jusqu'au soupirail, de ses mains délicates elle se suspendit aux grosses barres de fer, et regarda la foule qui se pressait. Elle vit un enfant dont la chevelure blonde descendait sur les yeux, et qui, pleurant et se débattant entre les mains des soldats, criait : « Mon père ! mon père ! » vers un homme qui, tout chargé de chaînes, le suivait le désespoir sur le visage.

« Ah ! » Marguerite poussa ce cri comme un homme frappé au cœur, et tomba évanouie sur le pavé. Ses yeux, ses oreilles,

bien que de loin et à la lumière incertaine du crépuscule, lui avaient fait reconnaître dans ces deux infortunés Pusterla et son Venturino. La malheureuse! au moins si elle avait conservé son erreur!



## Bulletin bibliographique.

*Fables de La Fontaine*, nouvelle édition précédée d'une notice biographique et littéraire, et accompagnée de notes; par E. Gérusez, Chez *Hachette*, rue Pierre-Sarrazin, 12.

Il n'est point d'auteur sur lequel on ait autant et aussi bien écrit que sur La Fontaine; chaque critique a voulu mêler sa voix au concert unanime de louanges qui, depuis tantôt deux cents ans, s'élève en l'honneur du bonhomme; chaque Académie a proposé à son tour l'éloge officiel de notre grand fabuliste. Il semble qu'il y ait je ne sais quel charme secret qui excite tout écrivain à tenter lui aussi de louer La Fontaine, quoique tant d'autres l'aient déjà fait, quoique tant d'autres doivent le faire encore, et que personne ne puisse espérer de dire le dernier mot sur ce merveilleux génie. Aussi, qui le croirait? (En Allemagne, passe encore; mais en France!...) qui le croirait, dis-je, plus d'une métaphysique de la fable a été conçue et écrite dans le seul dessein d'apprécier La Fontaine, et l'on a édifié de lourds systèmes pour expliquer cette brillante bulle de savon, la fable. Que dirait le bonhomme en voyant la peine que ces gens-là ont prise à son intention? Et comme il éclaterait de rire au nez de ces pédants qui n'ont rien dit, malgré leur profondeur, d'aussi bon que ce simple mot : « Le fablier portait des fables, comme l'arbre porte des fruits. »

M. Gérusez, qui a fait précéder d'une notice historique et critique la nouvelle édition des fables de La Fontaine, a bien su se garder de l'écueil que nous signalions tout à l'heure. Sans doute il n'a pas fait abnégation de sa critique devant son auteur, il ne s'est pas borné pour toute raison au *quia fecit dormire*; mais il a évité de se creuser le cerveau pour expliquer difficilement des qualités naturelles, et n'a point voulu raffiner à propos du bonhomme. Il adopte, comme le meilleur, le mot de La Fontaine sur la fable : « C'est proprement un charme,» et il a bien raison d'y voir plutôt une affaire de sentiment que d'esprit. Rappelez-vous ce que les gens d'esprit ont fait de la fable! Voyez Lamotte, qui met en scène dou Jugement et demoiselle Perspicacité; voyez Florian, Grécourt et les autres! Ils voulaient faire des fables, le gâteau du bonhomme les tentait; mais la fable n'était point pour eux la chose du cœur, ils n'avaient point de tendresse pour l'apologue, ils versifiaient des fables, ils voyaient le genre, en étudiaient les conditions, puis se mettaient à l'œuvre, s'imaginant que pour faire une véritable fable, il suffit d'établir un colloque entre Jean Lapin et dame Belette. « Le charme suprême de ces compositions, dit justement M. Gérusez, c'est la vie. L'illusion est complète; elle va du poëte, qui a été le premier séduit, au spectateur, qu'elle entraîne. » Oui, c'est la vie, et si l'on se demande pourquoi toutes les fables de La Fontaine ont cet air de famille si frappant, c'est que toutes sont la représentation de la vie. Pourquoi cependant pas une ne ressemble à l'autre? c'est encore et toujours parce qu'elles reproduisent la vie, la vie, qui est la même, qui est une, en tous temps, en tous lieux, et qui cependant offre l'idée de la plus grande variété que l'esprit puisse concevoir. Et c'est par la que La Fontaine, si différent de tous ses contemporains, leur ressemble pourtant si fort. Racine, Molière, Boileau, que faisaient-ils, si ce n'est qu'ils puisaient dans la vie leur inspiration toujours une et toujours variée?

Enfin, comme l'a très-bien vu et très-bien dit M. Gérusez, la fable de La Fontaine est unique, inimitable, parce que « la fable, telle qu'il l'a faite, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain », le cadre le plus charmant et le plus commode pour toutes les fantaisies de la pensée, pour tous les sentiments du cœur : « Libre en son cours, la fable tourne et dérive, tantôt à l'élégie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte; c'est une anecdote, une conversation, une lecture élevées à la poésie, un mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son âme, de ses caprices et de ses faiblesses (1). » C'est une poésie de nonchalant, une poésie de distrait et de paresseux; elle s'épanche volontiers, mais demeure toujours sobre de paroles, et le bonhomme se mettait nuyamment au-dessous de Phèdre, parce que Phèdre était plus elliptique et plus bref que lui. « On ne trouvera pas ici, dit-il en sa préface, l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait, en récompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. »

Cependant, tout en reconnaissant la spontanéité naturelle, la veine de simplicité du bonhomme, M. Gérusez n'a point manqué de nous montrer qu'on l'a fait encore plus bonhomme qu'il n'était. L'auteur de la notice s'est bien gardé, il est vrai, de heurter la tradition aimable qui nous représente La Fontaine causant tout bas en lui-même avec sa petite république, et oubliant la belle société pour s'asseoir en idée vis-à-vis de Jean Lapin, qui siége avec gravité sur son derrière et se frotte le museau de sa patte. On aura beau dire, beau faire, La Fontaine devait être tel, ou à peu près, que nous le montrent ses fables, et nous rirons toujours au nez des gens qui s'en vont relevant les sots préjugés littéraires et nous soutiennent, à notre confusion, que La Fontaine était « un génie sceptique et railleur, manichéen, fataliste, etc., etc., » car tout cela a été écrit. Si c'est là votre La Fontaine, ce n'est point le nôtre, et, à coup sûr, ce n'est point l'auteur des fables que nous savons. Mais, tout en respectant le caractère conscrit, tout en admettant la distraction, la rêverie, la flânerie poétique à tel degré que vous voudrez, toujours est-il qu'on ne peut se dissimuler que le bonhomme était passé maître dans son métier, et qu'il aurait rendu des points au plus fin pour les finesses de son art. « On remarque, dit encore Vauvenargues, avec la même surprise la profonde intelligence de son art, et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel. » La préface mise en tête de ses fables et écrite par lui-même, est sans contredit le plus savant, je veux dire le plus profond traité qu'on ait jamais fait de l'apologue, et sa pratique est encore plus merveilleuse de finesse et d'artifice que sa théorie. M. Gérusez a donc voulu seulement expliquer cette habilete et concilier les deux qualités, inconciliables en apparence, la finesse et la naïveté, l'art et la nature. Pour cela, il n'avait qu'à ouvrir la biographie de La Fontaine, et il trouvait dans les études du bonhomme, dans les sociétés quelque peu raffinées qu'il fréquentait, l'explication que plusieurs ont cherchée bien loin et n'ont pas trouvée qui pis est. Tous les grands poëtes du dix-septième siècle surent leur métier mieux qu'homme du monde, et La Fontaine avait beau être distrait et naïf, il ne devait pas être moins habile que ses amis, Molière, Boileau, Racine. Le métier est une misère pour le génie, il le sait de naissance.

Il nous reste à dire quelques mots des notes que M. Gérusez a mises au bas de chacune des pages de la nouvelle édition; la encore était un écueil, et il y avait à craindre que le commentateur de La Fontaine ne tombât dans le défaut de ces malheureux saumaises qui ont si lourdement lesté de notes et éclaircissements pédantesques les strophes légères d'Anacréon et d'Horace. M. Gérusez, en homme de goût et d'esprit, a eu garde de détruire *le charme*, et s'est efforcé d'être, dans la note, bref et simple, à faire envie à la fable elle-même : « Si je n'étais la fable, je voudrais être la note. » De discrètes observations philologiques sur les termes gaulois, qui abondent dans le style de La Fontaine, complètent cet excellent travail. — Nous ferons seulement une toute petite réserve aux louanges que nous donnons de grand cœur à ces notes spirituelles et souvent exquises. Il nous semble que l'auteur s'est un peu trop attaché parfois à éclaircir la moralité de la fable : il sait mieux que nous que La Fontaine s'en souciait assez peu, qu'il s'en passait même au besoin, surtout quand elle n'était pas possible :

... Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit

Peut-être donc l'annotateur ne devait-il pas se piquer d'être plus moral que le fabuliste. Il est vrai de dire que M. Gérusez avait à faire une édition classique, et tout maître doit moraliser ses écoliers plutôt deux fois qu'une, quoique ceux-ci en prennent à leur aise.

(1) Sainte-Beuve, Portraits littéraires.

---

*Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau. Publié par ordonnance de Sa Majesté. Sous la direction supérieure de M. Jacquinot, commandant de *la Zélée*. — Mise en vente du tome Ve de *l'Histoire du Voyage*. — Paris, 1843. *Gide*.

Le tome V de *l'Histoire du Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, qui vient de paraître à la librairie Gide, n'embrasse qu'une période de quatre mois environ. Commencé le 29 octobre 1838, il se termine le 19 février 1839; mais ces quatre mois avaient été si utilement employés par le chef de l'expédition et ses compagnons de péril et de gloire, que ce volume offre l'intérêt de ses quatre aînés.

En quittant l'archipel des îles Viti, Dumont d'Urville devait diriger ses corvettes vers le groupe des îles Salomon. Toutefois il lui restait des recherches importantes à faire dans cette nouvelle route. D'abord il constata que l'île *Hunter* était mal placée; puis, après avoir double l'île *Aurore*, la plus septentrionale des Nouvelles-Hébrides, il commença la recherche des îles *Banks*, qui, découvertes en 1785 par le capitaine Bligh, n'avaient point été revues depuis cette époque. Dumont d'Urville explora complétement ce groupe, sur lequel les hydrographes n'avaient que des données très-vagues. — *Vanikoro* reçut ensuite sa visite. Il espérait y retrouver encore quelques débris des vaisseaux de l'infortuné Lapérouse; mais toutes ses recherches furent inutiles.

De Vanikoro, *l'Astrolabe* et *la Zélée* se dirigèrent sur l'île *Nitendi*, où elles ne parent s'arrêter, et elles firent route pour les îles *Salomon*, que l'expédition explora pendant un mois environ. Un long chapitre intitulé : *Séjour au port de l'Astrolabe* se compose presque entièrement des récits rapportés à leur commandant par les divers membres de l'expédition qui eurent le courage d'entreprendre des excursions dans ces îles jusqu'alors si peu connues, dont les habitants sont anthropophages. — Les Salomoniens avaient été peints par tous les voyageurs sous les couleurs les plus défavorables. Dumont d'Urville est le premier qui puisse, selon ses propres expressions, inscrire dans leur histoire une page en faveur de leur caractère.

Au *Séjour au port de l'Astrolabe* succède un curieux chapitre ayant pour titre *Considérations générales sur les îles Salomon*. — Dumont d'Urville raconte l'histoire de ces îles depuis leur première découverte, en 1567, par Alvaro Mendana de Neira, jusqu'à sa dernière expédition, et résume tout ce qu'il a pu apprendre sur leur géographie, leurs productions et leurs habitants. Grâce aux pénibles reconnaissances qu'il a opérées, on connaît aujourd'hui la géographie complète des îles Salomon. « Cependant il reste encore pour nos successeurs, dit-il après avoir constaté cet important résultat, de beaux travaux hydrographiques à faire; ils auront surtout beaucoup à nous apprendre sur les mœurs et les cérémonies des insulaires qui peuplent cet immense archipel. »

En quittant le port de l'Astrolabe, l'expédition gouverna directement sur les îles *Hogoleu*. Chemin faisant, elle aperçut les îles de *Sir-Charles-Hardy*, la *Nouvelle-Irlande*, l'île *Saint-Jean*, les îles *Bouvris*, *Monte-Verde*, *Dunkins* et *D'Urville*. Enfin, le 21 décembre, les deux corvettes laissaient tomber leur ancre tout près de l'île *Tsis*, au milieu du groupe intéressant que leur commandant désirait visiter. Les premiers voyages à terre furent d'abord heureux; mais bientôt les naturels, qui s'étaient montrés très-doux et très-bienveillants, manifestèrent des dispositions menaçantes; il fallut même repousser la force par la force. Plusieurs membres de l'expédition échappèrent comme par miracle aux plus graves dangers. Heureusement tous les travaux étaient terminés quand la guerre éclata, et les corvettes n'eurent à regretter la mort d'aucun homme. « La réputation des Carolins est à jamais ternie, s'écrie Dumont-d'Urville : nous n'avons trouvé ici que des hommes méchants et perfides avec une figure prévenante, des formes agréables et des manières poses... »

Suivons encore l'expédition sur la carte. Laissant derrière elle le groupe *Gulathy*, elle débarqua le 1er janvier 1839 à l'île *Gouaham ou Vanata*, où elle devait faire un séjour de dix jours. Rien de plus agréable à lire que la narration d'une chasse au cerf à Umata, par M. Demas. Dumont d'Urville ne voulant pas répéter ce qu'avait déjà dit M. Freycinet (*Voyage de l'Uranie*), a donné une preuve de tact et d'esprit en insérant dans son journal cet amusant récit. D'excellents vivres frais, de l'exercice et le bon air d'Umata rendirent en peu de temps aux équipages fatigués toute la force et l'énergie nécessaires pour les travaux pénibles qui restaient encore à faire. Le 10 janvier on remit à la voile. Tant de voyageurs ont décrit cette terre féconde et les mœurs indolentes de ses habitants, que le commandant de *l'Astrolabe* ne crut pas devoir leur consacrer, comme aux îles Salomon, un chapitre entier. Toutefois, il publie de curieux détails sur les immenses changements opérés depuis dix années dans le gouvernement de Mariannes, où flotte depuis si longtemps le pavillon espagnol.

Le 13 janvier on reconnut l'île *Gouap*; le 14, les principales îles *Pelew*; le 19, l'île *Palmas*; le 25, *Seranganí*, *Mindanao*, *Belk*, *Limtan*; le 25, *Haycock* et *Broken-Island*; le 26, *Sangour*. Ce jour-là faillit être fatal à l'expédition : les deux corvettes n'échappèrent que par un hasard providentiel au plus grand danger qu'un navire puisse courir. Après avoir chenalé entre les îles *Karakita* et *Rocky-Islets*, le 28, Dumont d'Urville aperçut la pointe de *Siao* et les îles *Moudang*; puis il se dirigea directement sur *Ternate*, où il arriva le 29. — Une excursion au volcan de Ternate, par M. Bombron, les visites de Dumont d'Urville et de M. Jacquinot au résident hollandais et au sultan détrôné, la description de la ville, l'histoire des anciens souverains de l'île et de la colonie hollandaise; enfin des réflexions importantes sur l'avenir de cet établissement, terminent le cinquième chapitre de ce volume.

Le chapitre sixième et dernier a pour titre : *Séjour à Amboine*. La traversée de Ternate à Amboine n'avait duré que deux jours. Le 3 février à midi, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, parties le 1er de Ternate, laissaient tomber leurs ancres sous le fort *Victoria*, devant la capitale des Moluques. C'était la troisième fois que, commandant d'expédition scientifique, Dumont d'Urville venait demander au port d'Amboine l'hospitalité et les moyens de continuer sa route aventureuse. En 1839, comme dans les deux précédents voyages, il reconnut que le peuple hollandais est le peuple le plus hospitalier du monde, pourvu cependant que la mission de l'étranger ne soit point commerciale. Le relâche fut de dix-huit jours, pendant lesquels des excursions intérieures, des dîners et des bals se succédèrent sans interruption... Dumont d'Urville conclut cette longue partie de plaisir par des réflexions pleines d'intérêt sur cette colonie hollandaise, la plus importante des Moluques, empruntées au journal de M. Dubouzet.

Tel fut l'itinéraire suivi par les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, du 29 octobre 1839 au 19 février 1840; tels sont les résultats principaux de ces quatre mois de navigation et de relâche. Dès que le tome VI aura paru, nous continuerons cette analyse. Les abonnés de *l'Illustration* qui ne liront pas *l'Histoire du Voyage* pourront du moins suivre sur une mappemonde la dernière expédition commandée par Dumont d'Urville, et se faire une idée approximative des services qu'elle a rendus à la science.

---

*Contes du Bocage*; par Edouard Ourliac. 1 vol. in-18, — Paris, 1843. *Waille*. 3 fr. 50 c.

Les *Contes du Bocage* contiennent, nous devons l'avouer, une sorte d'apologie de l'insurrection vendéenne. Les blancs y jouent peut-être un trop beau rôle; mais M. Ed. Ourliac n'est pas un historien, c'est un conteur. Que ses récits soient écrits d'un style facile et par et qu'ils offrent de l'intérêt, la critique n'a pas le droit de lui rien demander de plus. Or, sous ce double rapport, il satisfera, si nous ne nous trompons, les amateurs de nouvelles les plus blasés et les plus difficiles; les *bleus* eux-mêmes seront forcés de rendre un juste hommage à son talent.

Les *Contes du Bocage* sont au nombre de quatre; ils ont pour titre : *Mademoiselle de la Charnaye*, *Hector de Locmaria*, *la Commission militaire* et *la Statue de saint Georges*. — Mademoiselle de la Charnaye occupe à elle seule plus de la moitié du volume. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, pour ne pas affliger son vieux père avengle, lui persuade que les chouans sont partout triomphants, et que son fils Gaston, mort sur le champ de bataille, est à la tête de ses soldats victorieux. Chaque jour des incidents imprévus déjouent ses calculs : d'abord, enfermée avec lui dans un vieux château, elle parvient sans peine à tromper complétement la crédulité de l'infortuné vieillard; mais bientôt il faut fuir, se déguiser, se cacher; de nouveaux mensonges, de nouvelles ruses, de plus en plus difficiles à inventer et à soutenir, deviennent nécessaires. Après de nombreuses péripéties habilement ménagées, M. de la Charnaye découvre enfin la triste vérité. Sa fille, qui le faisait passer pour fou, se sacrifie vainement pour le sauver; elle est blessée et arrêtée par les bleus. Abandonné, le vieillard aveugle allume de ses propres mains un feu qui doit le trahir. La fiancée trahit le lieu de sa retraite et on s'empare de sa personne. Alors il apprend en même temps la ruine de la monarchie, la mort de son fils, la défaite des armées vendéennes, la blessure et la captivité de sa fille; il se dénonce hautement, et donne un démenti solennel à ceux qui veulent le traiter comme un insensé. Le père et la fille ne devaient plus se retrouver ensemble : qu'au pied de l'échafaud. A la vue de son père, l'Antigone vendéenne se fait à fondre en larmes. Après l'avoir embrassé une dernière fois, elle implora son pardon à genoux. Quant à lui, ses dernières paroles, adressées à l'exécuteur, furent une prière de tuer sa fille avant lui. « Moi, du moins, ajouta-t-il, je ne la verrai pas; » et cette grâce lui fut accordée.

Hector de Locmaria est un jeune émigré qui, pris à Quiberon et relâché sur parole pour vingt-quatre heures, revient à Vannes et meurt fusillé dans la prairie de l'ereauray. — Dans la *Commission militaire*, M. Ed. Ourliac nous fait assister à l'exécution d'un pauvre curé des environs de Lyon. Enfin, dans la *Statue de saint Georges*, il nous raconte comment un soldat marseillais, grand profanateur de chapelles, trouva miraculeusement la mort au moment où il allait faire sauter une statue colossale dans l'église de l'abbaye de Saint-Ay, entre Bourganeuf et Mathecoul.

M. Ed. Ourliac possède toutes les qualités nécessaires à un bon romancier. Espérons que le succès mérité des *Contes du Bocage* le déterminera à entreprendre un ouvrage de plus longue haleine.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

# L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

---

GEORGE AND VULTURE-HOTEL, Cornhill-Londres. — Cet hôtel est situé près de la Douane, de la Banque, de la Bourse, du palais du lord-maire, des chemins de fer de Douvres et de Brighton, des grandes stations d'omnibus allant et venant dans toutes les directions, soit à l'intérieur, soit aux environs de la ville, et enfin dans le voisinage de toutes les grandes maisons de banque et de commerce.

Cet hôtel, qui, depuis nombre d'années, jouit de la réputation la plus honorable, offre aux étrangers un avantage assez rare à Londres : on y parle toutes les langues. Les prix y sont modérés. L'abonnement pour le logement et la nourriture est de deux guinées par semaine, y compris les domestiques (55 fr. 75 c.). Le déjeuner consiste en thé ou café, viande ou volaille froide, œufs frais, etc.; le dîner, en soupe, pain, viande, volaille, dessert, et demi-bouteille de bordeaux ou d'ale. — Dans la soirée, thé ou café. Il y a un salon où l'on dîne à la carte. Le célèbre club des Echecs, de Londres, tient ses séances dans cet hôtel.

---

SAINTE-HÉLÈNE. — TRANSLATION DU CERCUEIL DE L'EMPEREUR NAPOLÉON à bord de la frégate *la Belle-Poule*.—Histoire et vues pittoresques de tous les sites de l'île, se rattachant au *Mémorial de Sainte-Hélène* et à l'expédition de S. A. R. Mgr. le prince de Joinville; par M. Henri Durand-Brager, peintre de marine, embarqué sur le brick *l'Oreste*, faisant partie de la division de S. A. R. à Sainte-Hélène.—Dédié à M. le baron Gourgaud, grand officier de la Légion-d'Honneur, lieutenant-général d'artillerie, aide-de-camp du roi.—In-folio sur grand colombier vélin.

En terminant la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène*, nul ne peut croire que la doit se terminer aussi l'histoire de cet homme extraordinaire, dont les douleurs ont égalé les hautes destinées.

L'acte de justice nationale qui a rendu à la France les restes mortels de Napoléon et accompli les vœux du mourant, est un des événements les plus remarquables de cette histoire. C'est le dernier épisode de ce poëme de trente années.

Toutes les scènes du voyage à Sainte-Hélène de S. A. R. le prince de Joinville nous sont connues par les relations de quelques témoins oculaires; elles attendaient encore d'être reproduites par des tableaux fidèles qui parlassent à la fois aux yeux et à l'esprit. Cette expédition n'a fait d'ailleurs que ranimer la vive curiosité qui avait si longtemps tourné vers cette île les yeux de l'Europe entière; on veut connaître ces lieux consacrés par tant d'illustres souvenirs.

M. Durand-Brager, peintre de marine, attaché à l'expédition de la Plata, et embarqué à bord de *l'Oreste*, commandé par M. Doré, capitaine de corvette, a pu reproduire, par des dessins faits sur les lieux, les principales scènes de cette touchante cérémonie. Il est le seul artiste qui en ait été témoin, et il n'a rien négligé pour en rapporter les plus fidèles souvenirs. La satisfaction que lui ont témoignée les personnes dont la mémoire avait le droit d'être le plus sévère, est un sûr garant de l'exactitude de ses dessins.

Les planches, lithographiées par les plus habiles artistes, seront accompagnées d'un texte tiré du journal de M. Durand-Brager.

Des communications dues à la bienveillance de M. le général Gourgaud, dont la mémoire est restée si fidèle à tous les souvenirs de l'exil, y occuperont une place importante.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'ouvrage formera 6 livraisons. — Chaque livraison sera composée de 5 planches et de 1 ou 2 feuilles de texte.

Prix de la livraison : 20 fr.

Gide, éditeur, rue des Petits-Augustins, 5, près le quai Malaquais.

---

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — Flamet jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

---

LES ÉGLISES DE PARIS, contenant 20 gravures sur acier et 20 notices sur les principales églises de Paris.

*Saint-Etienne-du-Mont*; par M. Gaudet, curé de la paroisse. — *Les Petits-Pères*; par M. Dubriche-Desgenettes, curé de cette paroisse. — *Notre-Dame*; par M. l'abbé Moreau, premier vicaire. — *Saint-Gervais et Saint-Protais*; par M. l'abbé Chenevier, trésorier de cette église. — *Saint-Nicolas-des-Champs*; par l'abbé Pascal, vicaire de cette paroisse. — *Saint-Germain-l'Auxerrois*; par M. Tremouière. — Avec une Introduction, par M. l'abbé Pascal, membre correspondant du Comité historique des arts et monuments près le ministère de l'instruction publique.

A Paris, chez Martinet, éditeur 15, rue Saint-Germain-des-Prés.

---

LES MALENTENDUS TRAGIQUES, ou les Maisons de fous; par l'auteur du *Pourvoyeur d'une maison d'aliénés*.

L'auteur de cet ouvrage n'a pas eu tant en vue de faire une pièce de théâtre régulière, que d'appeler l'attention publique sur les maisons d'aliénés, en cherchant à prouver par des considérations nombreuses que, dans beaucoup de lieux, le nombre des détenus accusés d'aliénation mentale est susceptible d'une réduction notable. Il a, en conséquence, passé en revue l'intérieur de trois maisons de fous, qui lui ont fourni une foule d'observations curieuses, de scènes piquantes, quelquefois comiques, parfois très-sombres et extraordinaires. Au point de vue de la philanthropie, l'ouvrage mérite d'être lu; sous celui de l'art dramatique, il prête sans doute à la critique, le but de l'auteur ayant été de se rendre utile plutôt que de créer une œuvre littéraire. Toutefois, l'ensemble offre incontestablement de l'intérêt, tant par la forme que par l'enchaînement des matières. Il y a bien des dures vérités sur le compte des médecins anglais, qui sont encore plus maltraités par l'auteur que leurs confrères ne le furent jadis par Molière. Ils se consoleront par la pensée que si Molière n'a pas réussi à tuer la médecine, il n'est pas donné à l'auteur des *Malentendus tragiques* d'être plus puissant que Molière.

On trouve les *Malentendus tragiques* chez Pissin, libraire, place du Palais-de-Justice, 1, et chez Labrange, quai des Augustins, 19. Prix : 1 fr.

---

CHALLAMEL, ÉDITEUR, 4, RUE DE L'ABBAYE,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE, par Augustin Challamel. — En ce moment, où les regards de toute l'Europe sont fixés sur l'Espagne, un nouveau livre sur ce pays offre un attrait puissant de curiosité. M. Augustin Challamel vient de publier un petit volume où l'on trouvera des détails intéressants sur les mœurs et l'aspect de la Péninsule. Les principales villes, Madrid, Séville, Grenade, Cordoue, Tolède, Burgos, etc., ont été visitées par M. Challamel, qui en a rapporté des impressions de poëte et d'historien. 1 vol., format Charpentier. Prix : 2 fr. 50 c. — Chez Challamel, éditeur, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, 4.

LE SALON DE 1845, Collection des principaux ouvrages exposés au Louvre; publié par M. Challamel. — Le *Tintoret et sa fille*, admirable tableau de M. L. Cogniet, qui a obtenu un si grand succès à l'Exposition dernière, vient d'être publié dans l'*Album du Salon de 1840*, de M. Challamel. Cette belle publication fait le plus grand honneur à son savant et intelligent éditeur, et un succès réel et mérité doit l'accueillir. *Le Salon de 1845* est le quatrième volume des *Albums sur les expositions de Peinture* (années 1840, 1841, 1842 et 1843), publiés par M. Challamel, éditeur, 4, rue de l'Abbaye. Il était impossible de mieux terminer un ouvrage si précieux aux amateurs, et dont chaque année augmente la valeur. 1 beau vol. in-4. Prix : 24 fr., papier blanc; 32 fr., papier de Chine. — Chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

---

LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 33.

OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. Kaemtz, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par Ch. Martins, docteur ès-sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complété de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. Lalanne, ingénieur des ponts-et-chaussées. 1 vol. in-12, format du *Million de faits*, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841; par W. Desborough Cooley; traduite de l'anglais par Ad. Joanne et Olin Nick, complétée pour les expéditions et voyages jusques et y compris la dernière expédition de M. Dumont d'Urville; par M. d'Avezac. 3 vol. in-18, format anglais. 5 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet. 10 fr. 50

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. Guichard. 1 volume. 3 fr. 50

HISTOIRE DE 1840; par A. Villeroy. 1 vol. 3 fr. 50

HISTOIRE DE 1841; par A. Villeroy. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur Ott. 1 volume. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur Ott. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; par M. Renouvier. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au Moyen-Âge, avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50

LA MUSIQUE MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE, Exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art et pour en parler sans l'avoir étudié; par M. Fétis. 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50

GEORGES CUVIER; Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique; par M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr. 50

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir John F.-W. Herschell, traduit de l'anglais. 1 vol. 3 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, Guide et mémento de l'artiste et du voyageur; par Louis Viardot. 1 vol. 3 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE; par Louis Viardot, pour faire suite aux *Musées d'Italie*, par le même. 1 vol. 3 fr. 50

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par Leroux de Lincy; précédé d'un *Essai sur la philosophie de Sancho Panca*, par Ferd. Denis. 2 vol. 7 fr.

MOEURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS de la vie des animaux mammifères; par P. Lesson, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). 1 vol. 3 fr. 50

FABLES; par M. Viennet, de l'Académie Française. 1 volume. 3 fr. 50

GÉNIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par Édouard Alletz. 1 vol. 3 fr. 50

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. Segretain. 2 vol. 7 fr.

NAPOLÉON APOCRYPHE, 1812-1852, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par Louis Geoffroy. 1 vol. 3 fr. 50

CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 volume. 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVERGNE, premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques; par M. Renot de Kersers. 1 vol. 3 fr. 50

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE; par M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr.

ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON pendant la campagne de 1812; par le baron de Denniée. 1 vol. 3 fr.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle. 1 volume. 3 fr. 50

LE HACHYCH. 1 vol. in-18. 3 fr.

Ce volume, dont le titre ne saurait donner une idée, est une thèse politique, une utopie, si l'on veut, rêvée dans l'état d'exaltation produite par la liqueur que les Orientaux appellent *Hachych*. L'auteur est un des hommes les plus éminents de ce temps-ci, par la science, par l'esprit et par le cœur

MÉMOIRES DE CASANOVA DE SEINGALT. 4 vol. in-18, chacun de 600 pages, contenant la matière de l'édition en 10 volumes in-8. Prix : 35 fr. 50 le vol. L'ouvrage complet. 14 fr.

SOUS PRESSE :

HOMÈRE, *l'Iliade et l'Odyssée*, traduction nouvelle; par P. Giguet. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE; par M. Renouvier. 1 vol.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE; par le même. 1 vol.

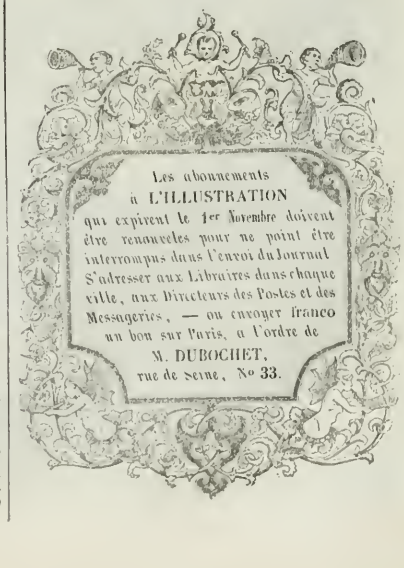
---

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Sainte-Beuve, avec 800 dessins de Tony Johannot. 1 volume grand in-8 jésus vélin. (*J.-J. Dubochet et Comp.*, éd.) 20 fr.

---

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. Thibaudeau. 2 vol. in-8. (*Paulin*, éd.) 15 fr.

---



## Modes.

L'ouverture du théâtre Italien est une solennité que la mode attend chaque année pour montrer toutes ses charmantes recherches; aussi la représentation de mardi a-t-elle été très-brillante. Nous y avons remarqué des robes de pekin glacé à larges raies satinées, de nuances pâles, dont quelques-unes avaient des revers décolletés, bordés d'ellilés; — d'autres garnies de riches dentelles posées en tablier, — soit en échelle jusqu'à la ceinture, — soit à plat en montant. Nous avons vu également une robe lacée sur les côtés, au corsage, et sur le milieu de la petite manche; tous les lacets étaient terminés par des aiguillettes. Cette dernière a été trouvée très-jolie. Enfin, les coiffures en dentelles, en velours ou satin, avec des ornements plus ou moins riches; la plume élégante, la fleur coquette ou le simple nœud de ruban, toutes fantaisies nouvelles, faisaient leur entrée dans la belle salle des dilettanti.

Mais on ne s'occupe pas seulement des élégances qui doivent se montrer à la clarté des lustres et dans les salons dorés; les toilettes de ville se préparent, et nous ne saurions rien conseiller de mieux que cette robe dont notre dessin donne le modèle. Les pattes qui garnissent la jupe et le corsage sont en étoffe pareille à la robe; elles sont attachées de chaque côté et au milieu par des boutons. Le chapeau sort des salons de madame Alexandrine, qui, à chaque saison, sait donner aux modes nouvelles des aspects aussi gracieux que variés.

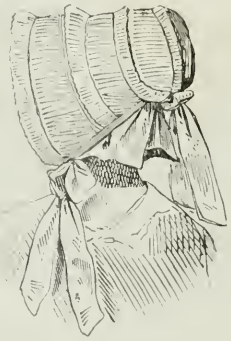
Nous avons distingué dans les mêmes salons un chapeau en velours à lame, orné de plumes nuancées de deux couleurs.

Une capote à grosse paille sur laquelle il est de la dernière élégance de faire poser des follettes.

Et enfin un chapeau sans bavolet, enrichi d'un oiseau-héron.

Les étoffes nouvelles destinées aux costumes d'automne et qui pourront se porter dans l'hiver, encombrent nos magasins; on y remarque les popelines diamantées en toutes nuances, la popeline à double reflet, les alpagas brochés et les pékins rayés : ceux-ci ont beaucoup de vogue. C'est une petite raie satinée nuancée en quatre tons différents sur un fond mat, par exemple, vert sur violet ou bleu sur fond gris; cette ligne de quatre bleus fondus fait très-bien sur gris pâle. Du reste, ce pékin existe en toutes nuances.

(Chapeau de velours à lame, avec plume de deux couleurs.)



(Capote à grosses pailles, avec cinq follettes.)

(Chapeau sans bavolet, avec oiseau-héron.)

Il y a encore le pékin à larges raies de plusieurs couleurs sur un fond uni chatoyant, qui, par sa solidité, pourra résister aux intempéries de la mauvaise saison.

En étoffes de soie il se portera beaucoup de glacé : les satins à triples reflets, les moires à colonnes de satins; puis toujours les pékins de soie et les pékines varies à l'infini, qui tiennent un rang fort important dans la hiérarchie des étoffes.

On s'occupe déjà des manteaux. La forme crispin sera mise de côté pour faire place aux pardessus à manches larges dans lesquelles on passe les bras à volonté. Une pélerine très-grande cache ce que ces manches vides pourraient avoir de disgracieux. On parle aussi d'un paletot; mais il faudrait bien du talent pour en rendre la forme gracieuse.

---

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. On trouve, par l'analyse, que le bien du père était de 360 000 fr. qu'il y avait six enfants, et qu'ils ont eu chacun 60 000 fr.

En effet, le premier prenant 10 000 fr., le restant du bien est de 350 000 fr., dont la septième partie est 50 000, qui, avec 10 000, font 60 000 fr. Le premier enfant ayant pris sa portion, il reste 500 000 fr.; sur cette somme, le second prend 20 000 fr.; le reste est 280 000, dont la septième partie est 40 000, qui, avec les 20 000 ci-dessus, font encore 60 000 fr.; et ainsi de suite.

II. Il y avait 28 pauvres, et cet homme avait dans sa bourse 41 fr.; car, en multipliant 28 par 9, on trouve 252, dont ôtant 52, puisqu'il manquait 52 sous, le reste est 220 sous, qui valent 11 fr.; mais, en donnant à chacun des pauvres 7 sous, il n'en faudrait que 196; par conséquent il reste 24 sous.

III. Prenez une boule du jeu de quilles et faites-y un trou qui n'aille point jusqu'au centre, mettez-y du plomb et bouchez-le si bien qu'il ne soit pas aisé de le découvrir. Quoiqu'on roule cette boule en la jetant droit vers les quilles, elle ne manquera pas de se détourner, à moins qu'on ne la jette, par hasard ou par adresse, de telle sorte que le plomb se trouve dessus ou dessous, en faisant rouler la boule.

C'est là le principe du défaut qu'ont toutes les billes de billard; car, comme elles sont faites d'ivoire, et que dans une masse d'ivoire il y a toujours des parties plus solides les unes que les autres, il n'y a peut-être pas une bille dont le centre de gravité soit au centre de figure. Cela fait que toute bille se détourne plus ou moins de la ligne dans laquelle elle est poussée, lorsqu'on lui imprime un petit mouvement, comme pour donner son acquit vers le milieu de l'autre moitié du billard, à moins que l'endroit le plus lourd (qu'on appelle *le fort*) ne soit mis dessus ou dessous. Un grand fabricant de billards disait qu'il donnerait 40 francs d'une bille qui n'eût ni fort ni faible, mais qu'il n'en avait jamais trouvé qui fût parfaitement exempte de ce défaut.

De là il suit que, lorsqu'on tire sur une bille fort doucement, on s'impute souvent de l'avoir mal prise et d'avoir mal joué, tandis que c'est par suite du défaut de la bille qu'on a poussée. Un bon joueur de billard doit conséquemment, avant de s'engager dans une forte partie, avoir adroitement éprouvé sa bille, pour connaître le fort et le faible. On tient cette règle d'un excellent joueur de billard.

---

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Un père, en mourant, laisse sa femme enceinte. Il ordonne, par son testament, que si elle accouche d'un mâle, il héritera des deux tiers de son bien, et sa femme de l'autre tiers; mais si elle accouche d'une fille, la mère héritera des deux tiers, et la fille d'un tiers. Cette femme accouche de deux enfants, un garçon et une fille. Quelle sera la part de chacun?

II. Un particulier a acheté, pour la somme de 110 fr., un lot de bouteilles de vin, composé de 100 bouteilles de vin de Bourgogne et 80 de vin de Champagne. Un autre a pareillement acheté au même prix, pour la somme de 95 fr., 85 bouteilles du premier et 70 du second. On demande combien leur a coûté l'une et l'autre espèce de vin?

III. Un homme a perdu sa bourse et ne sait pas précisément le compte qu'il y avait; il se rappelle seulement qu'en comptant les pièces deux à deux, ou trois à trois, ou cinq à cinq, il en restait toujours une; mais, en les comptant sept à sept, il ne restait rien.

---

## Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Espartero, régent d'Espagne, s'est sauvé sur un vaisseau anglais.

On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et on paie d'avance chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Fleet Lane Cornhill.

A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoi dwore, 22.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et C^ie, rue Damiette, 2.